

match

Le plus grand hebdomadaire sportif

DANS CE NUMÉRO :

7 PAGES
SUR

FRANCE - ITALIE



PARC DES PRINCES : FRANCE-ITALIE (0-0). — C'est encore la défense tricolore qui fut le plus à l'ouvrage. Une fois de plus, et quoique Mattler eût été touché à la cheville dès le début du match, elle se tira au mieux des situations les plus critiques. Sur notre document, Di Lorto, en dégageant du poing gauche, frustre Meazza d'une balle facile à placer. De gauche à droite : Fosset, Piola, Ferrari, Bourbotte, Cazenave, Di Lorto, Meazza.





ROGER HEINKELÉ

DEVIENT " PROFESSIONNEL "

À cours de la discussion du budget de l'Éducation physique, à la Chambre — budget qui, d'ailleurs, fut voté à main levée — M. Léo Lagrange, sous-secrétaire d'État à l'Éducation physique, a fait cette révélation : six cent mille candidats ont subi l'épreuve du Brevet sportif populaire ; trois cent mille ont obtenu ce brevet.

Six cent mille, ce n'est pas si mal pour un début ! D'autant mieux que se présentaient d'abord ceux qui étaient prêts ou se croyaient bons, alors que nombre de retardataires s'entraînent encore, qui n'ont pas osé courir les risques d'un examen.

Et, pour cela même, ce déchet de moitié, démontre que l'épreuve est plus sérieuse qu'elle pouvait en avoir l'air ; que le droit à l'insigne de breveté n'est pas dépourvu de signification.

Nombreux sont, en effet, à l'heure actuelle — j'en connais et des pas tout jeunes — qui se préparent, plus ou moins honteusement, plus ou moins secrètement, aux épreuves de leur catégorie. Il y a toujours un point faible, surtout chez d'anciens sportifs qui se spécialisent dans une branche particulière. On attend d'être au point, ou de n'être plus ridicule, pour affronter le grand jour ou le petit public des connaisseurs. Eh bien ! ne fussent-ils jamais subis l'épreuve, fussent-ils été recalés, ces moins de cinquante ans auront tiré profit et bienfait de l'initiative de M. Léo Lagrange. Et ils sont à ajouter aux six cent mille, accusés à la tribune du Parlement.

La saison des sports d'hiver est officiellement ouverte. L'inauguration en est peut-être quelque peu prématurée. Il est rare que la neige soit exacte au rendez-vous. Il est vrai aussi qu'on peut, si l'on en a l'envie chevillée au corps, l'aller chercher où elle se trouve.

Mais, dans les semaines qui vont suivre, les champs blancs vont s'étendre de plus en plus vastes et l'exode des villes commencera comme pour un autre été. Exode toujours plus considérable, foules toujours plus nombreuses, grossies de débutants jeunes ou vieux, car il n'y a pas d'âge pour les jeux de neige. Les enfants y peuvent conduire leurs grands-parents.

Ah ! ce n'est pas ici que les candidats au Brevet sportif dont nous parlions plus haut feraient leurs premières armes dans l'ombre et le secret ! Sur la neige, on est de bonne humeur. Tout porte à la gaieté. Le ridicule d'une bûche n'existe pas. La bûche elle-même fait partie du jeu. Ce rajeunissement opéré par la montagne, cet état d'âcreté dans lequel elle vous entretient, voilà les premiers bienfaits des jeux d'hiver, de cet hiver que des milliers et des milliers de citadins attendent désormais avec ferveur.

JEAN DE LASCOUMETTES.

3 - 6 - 9
ANS

C'EST LA DURÉE DES
BONS
ÉMIS ACTUELLEMENT PAR
LE TRÉSOR

INTÉRÊT ANNUEL
5 0/0 NET
PRIX D'ÉMISSION
955 FRANCS

REMBOURSABLE
AU PAIR LE 1^{er} DÉCEMBRE 1940
A 106 % LE 1^{er} DÉCEMBRE 1943
A 112 % LE 1^{er} DÉCEMBRE 1946

EXEMPT DE TOUTE TAXE
SPECIALE FRAPPANT LES
VALEURS MOBILIÈRES

SOUSCRIVEZ

Chez tous les Agents
du Trésor - Bureaux
de Postes - Banques



Heinkelé dans le saut périlleux arrière, des dix mètres.

EN quelques instants, lundi dernier, Roger Heinkelé, champion de France de plongeurs, a délibérément rangé parmi les accessoires inutiles cette blanche hermine à laquelle il semblait si fermement attaché. Deux heures de réflexion à peine, et Heinkelé est passé professionnel.

D'autres auraient hésité, tâtonné, bafouillé, cafouillé et se seraient mis à la question pendant une bonne semaine. Mais il n'est pas de cette race-là. Ayant réfléchi, Roger Heinkelé, selon son expression favorite, « fonce dans le brouillard ».

Et chaque épisode de sa vie est marqué du sceau de cette rapidité de réflexes.

A seize ans, il poursuit ses études au collège de Cannes. C'est déjà un excellent sportif, enragé de gymnastique. Fêré d'athlétisme, appelé irrésistiblement par tout ce qui exige de la détente et des réflexes, il s'est, jusqu'à l'heure, adonné au saut en hauteur, au sprint pur et a même remporté plusieurs titres de champion d'Académie.

A cette époque, Marthe Rigolage, la regrettable championne de plongeurs, donne une exhibition au Palm Beach.

Pour Heinkelé, c'est le coup de foudre ! N'entendez pas, par là, qu'il tombe amoureux de la belle plongeuse. Pas du tout. Mais le voilà complètement « toqué » de plongeur.

Les circonstances le favorisent, car Lepage professe au « Beach ». Heinkelé se remet, les yeux fermés, entre les mains du « maître » et, quinze jours plus tard, exécute tous les plongeurs demandés au championnat de France. Cela n'est pas allé sans « plats » retentissants. Pendant cette période, le débutant prodige est passé, des pieds à la tête, par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Mais un plat, cent plats, mille plats, tous plus cuisants les uns que les autres, n'ont jamais pu venir à bout d'un plongeur véritablement atteint par le « virus ».

De magnifiques encouragements seraient d'ailleurs venus le reconforter si le besoin s'en était fait sentir. N'est-il pas, après un mois à peine d'entraînement, classé troisième plongeur de France ? Ne gagne-t-il pas, l'année suivante, son premier championnat de Paris ? Rien n'arrête plus désormais son élan. Le voilà sélectionné de Paris, international, champion de France de tremplin, champion de France de haut vol, prince du plongeur hu-

moristique, etc., et le plus populaire de tous les plongeurs français.

Avec des fortunes diverses, mais une bonne humeur bientôt légendaire, il plonge dans tous les concours, dans toutes les exhibitions. Il plonge à Paris, il plonge en province. Il plonge en Angleterre, en Autriche, en Tchécoslovaquie, en Belgique, en Hongrie, en Italie, en Allemagne, et, partout, se fait applaudir pour ses dons innés et son élégance.

Ce n'est pas, comme son professeur Lepage, un « forçat du tremplin », ou, comme son

rival Poussard, un bon artisan du plongeur, il lui faudra même des années pour acquérir la régularité sans laquelle il n'est pas de grand champion, mais tout ce qu'il réussit paraît facile et prend des allures de chef-d'œuvre. C'est un artiste.

Un coach américain, trois heures d'entraînement quotidien en auraient fait un champion olympique.

Mais loin de ces énormités yankees ! Dans sa tête bien équilibrée (*mens sana*), le plongeur occupe la place qui sied à un joli jeu. Sans plus.

Et jamais son jeu préféré ne l'a empêché de poursuivre activement son « business » quotidien ; jamais non plus il n'a tourné à l'obsession. Pendant une tournée semblable à notre beau voyage de cet été, d'autres, qui se prennent trop au sérieux, auraient vécu avec la hantise de leur exhibition du lendemain. Ils se seraient mis dans du coton, entourés de précautions superflues et n'auraient pu se présenter au public sans être muets de genouillères, de chevillères, du peigne d'écaillé et de l'indispensable pot de gomme.

Lui, au contraire, dès le lendemain d'une longue exhibition nocturne, part de Toulouse avec ses deux complices, le Catalan Rodière et votre serviteur. On s'arrête à Lannemezan pour y déguster un confit d'oie incomparable, arrosé d'un grand vin et entouré d'autres mets délectables. On repart pleins gaz vers Tarbes, mais, chemin faisant, on découvre une piscine inconnue... et avec des plongeurs.

Sous les yeux ahuris des seuls propriétaires de l'établissement, qui demeurent sans réaction devant cette invasion, Heinkelé et ses acolytes forcent l'entrée, se ruent sur les tremplins, escaladent la girafe et, pendant une demi-heure, se livrent aux plus étonnantes fantaisies plongées. Alors, seulement, ils s'aperçoivent que, dans leur enthousiasme, ils ont plongé... en short et en bas blancs !...

Heinkelé est tout entier dans cette anecdote. Et je vous garantis que, lorsqu'il reviendra de Russie, les poches lourdes de kopecks, il n'aura pas changé et sera demeuré, sous l'étiquette « pro », le plus pur amateur de plongeur qui se puisse rêver.

— Amateur ? Professionnel ? J'entends assez mal ces deux mots-là, m'a-t-il dit un jour. Je crois qu'autour des tapis verts on dit beaucoup de sottises en leur nom. Correspondent-ils à une réalité intelligente ? Je ne le pense pas.

Et vous ?
P. S. — 1° N'a pas toujours fait preuve de la décision en question : est resté, un jour, deux heures trois quarts au sommet de la plateforme de dix mètres avant d'avoir le courage de tourner un « double et demi » ; 2° A un vice caché : la pêche à la ligne.

CAZA.



Heinkelé dans le saut de l'ange.

RÉDACTION-ADMINISTRATION

25, rue d'Aboukir - PARIS (2^e) - Tél. Turbigo 52-00 et 96-80

CHEQUE POSTAL : 2188-23 PARIS

match

R. C. SEINE : 251-795 B

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
1 ^o France et Colonies	46 fr.	24 fr.
2 ^o Etranger (tarif A réduit) ..	73 fr.	40 fr.
3 ^o Etranger (tarif B normal) ..	93 fr.	50 fr.

Aucun envoi n'étant fait contre remboursement, prière de joindre le montant à chaque commande. — Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier de joindre une ancienne bande et la somme de 1 franc, et transmettre la demande au moins huit jours avant la date d'exécution du changement.

Prière de noter notre nouveau compte chèque postal : 2188-23 Paris.

Tel que je suis

PAR MAURICE ARCHAMBAUD³

Est-il utile de présenter le Vélo Club de Levallois ? Je ne le pense pas ; son histoire est un peu celle du cyclisme français tout entier ; le V. C. L. est, si j'ose dire, le conservatoire du cyclisme. On y entre pour achever ses études. Il faut des dons, c'est indéniable, et puis de la volonté. C'est ainsi qu'on en sort avec un grand prix ou un second prix, à coup sûr un accessit. Parfois, aussi, on se retire sans rien. Ce qui n'empêche pas de faire une grande carrière — tout comme au théâtre, où brillent souvent des comédiens qui n'ont pas su plaire aux maîtres enseignants.

Quoi d'étonnant que tout débutant cycliste ait envie de revêtir, un jour, le maillot blanc bande noire ? Certains jeunes ne vivent que dans l'attente d'être remarqués par Paul Ruinart et enrôlés sous sa bannière. On n'a pas provoqué l'éclosion de Souhard, Marcellac, Blanchonnet, Georges Wambst, Leducq et autres sans faire un peu figure de magicien. D'autant plus que l'époque n'est pas si lointaine, pour les jeunes, de la fée Carabosse et de Merlin l'Enchanteur...

Julien Prunier, lui-même, rêva pour moi du V. C. L., acceptant de grand cœur pareil harikiri...

Quand j'y songe, j'aime un peu plus mon vieux Julien dont les tempes ont peut-être prématurément blanchi par ma faute.

Où je fais battre le V.C.L.

Imbattable à Dijon, non seulement aux concours de Mme la colonelle mais aussi dans les courses les plus importantes, j'acceptai la proposition que me fit Dutrion de représenter la Côte-d'Or dans le championnat de France des amateurs et indépendants, organisé cette année-là à Nice.

Je n'avais rien à refuser à Dutrion, et il me tentait de faire connaissance avec la Côte d'Azur. Je n'en connaissais que les vagues paysages adoptés par tous les photographes de la région pour leurs cartes postales. J'en voulais voir davantage. Au surplus, Dijon et ses environs n'avaient plus de secrets pour moi depuis longtemps ; je désirais de plus vastes horizons...

Nul ne prit garde à moi, à Nice, au départ du championnat. Je ne brillais ni par la taille, ni par la tenue... Au bout de quelques kilomètres, cependant, j'obligeai les francs-tireurs du V. C. L. à me remarquer. Il leur fallut, en effet, un certain temps pour me rejoindre. Ne m'avait-il pas pris fantaisie de m'en aller, majestueusement, sur la route fleurie ? Et plus de dix fois je m'en fus, me moquant toujours des plaisanteries qui accueillaient chacun de mes démarrages, plaisanteries plutôt amères, et vite suivies de menaces furieuses. On n'avait pas le droit d'être aussi trouble-fête. Dommage qu'il en ait été ainsi toute ma vie...

Mon jeu hardi fit celui des représentants du Club vélocipédique dionysien qui laissèrent leurs rivaux du V. C. L. mener toutes les chasses, non seulement celles que je provoquais, mais également les autres, dues aux fugues de provinciaux également ambitieux.

Et le V. C. L. s'usa. Lorsque le C. V. D. fit donner ses troupes, le terrain était préparé ; il y eut rapidement une brèche... et une veste pour le V. C. L. dont j'allais chercher, par la suite, à venger l'honneur de mon mieux.

Retour à la vie civile

La classe vint sans se presser. Il est bien vrai qu'elle ne se fait jamais attendre, mais elle ne tente rien pour être en avance. Et je me retrouvai avec joie à Châtillon au milieu des miens, alors que l'automne rouillait la vallée de Chevreuse, où je repris rapidement mes pédalées matinales.

L'armée avait pris un enfant, elle rendait un homme. Je m'étais « fait » au régiment. Au physique comme au moral, je n'étais plus le même. Plus rude et plus ambitieux. Il ne pouvait être question de perdre du temps. J'étais un homme...

De Dijon je rapportai mille projets et, tout d'abord, celui d'être un champion. Un vrai, un grand, un professionnel appelé à vivre largement de ses gains.

Il était une coupure du « jaune » dont je m'étais souvent « gargarisé », en comptant les jours :

Un homme qui vient ? Peut-être bien ! Il s'agit du jeune Archambaud qui vient de remporter le championnat militaire du 8^e corps, puis l'épreuve classique du championnat de la Côte-d'Or, 100 kilomètres sur route en 2 h. 58, sur un parcours excessivement dur, et en distançant ses concurrents de 8 minutes. Archambaud, actuellement militaire à Dijon, au 32^e R. A., reviendra à Paris en octo-



Piste municipale. Après une victoire avec Ribeyre dans une américaine de 50 kilomètres.



Au repos, à Saint-Valéry-en-Caux, avec Viratelle.



Entourant Paul Ruinart, une belle brochette d'« indés » du V. C. L. : Speicher, Archambaud et Lapébie (de gauche à droite).

bre. Il a l'intention d'entrer au Vélo Club de Levallois. Recrue de classe pour le grand club parisien, où il recevra tous les encouragements qu'il mérite, après avoir été le champion incontesté du Moto-Vélo Club dijonnais, cette saison.

Mon entrée au V. C. L., Dutrion, lui aussi, l'avait désirée ardemment. Il m'avait proposé à Paul Ruinart en lui rappelant ma course de Nice... ce qui pouvait, ou le dégouter, ou forcer son admiration.

Ruinart resta simplement indifférent, du moins en apparence, répondant laconiquement à Dutrion qu'il me recevrait à mon retour à Paris.

Peut-être est-ce ce peu d'empressement qui me poussa à tenter ma chance au Club sportif international, dont Noret, Mithouard et Bono étaient alors les premières montes. Je tombai sur Boudard qui ne parut pas, lui non plus, prodigieusement intéressé :

— Eh bien ! mon petit, me dit-il, si tu veux venir ici, moi je veux bien...

Oh ! quelle désillusion !

— Allons, dis-je à Prunier, voyons Paul Ruinart.

Je fis ainsi connaissance avec le manager du V. C. L., qui me posa plusieurs questions et murmura, satisfait :

— C'est entendu, tu m'intéresses, je te prends...

Le sacrifice de mes parents

A l'issue de ma visite à Ruinart, il se tint, chez mes parents, un véritable conseil de famille. On le provoqua à la demande de Julien Prunier. Il devait être question de mon ave-

nir, et Prunier, timidement, puis résolument, posa, à mon père et à ma mère la question suivante :

— Voulez-vous faire un sacrifice d'un an pour Maurice ; j'entends par là le nourrir et le loger ?

Prunier jugeait avec raison qu'il ne pouvait être question de travailler dur et de m'entraîner.

Devant le silence de mon père et ma mère, quelque peu éberlués par la proposition qui leur était faite, Prunier et moi nous pâlîmes...

Mon père regardait ma mère, qui posait sur lui ses yeux profonds... Ils semblaient se parler, échanger leurs impressions sans que remuassent leurs lèvres.

Avec ensemble, ils s'exclamèrent :

— Eh bien ! c'est entendu !

Je sautai à leur cou, j'embrassai Prunier, je pleurai de joie, jurant qu'ils n'auraient pas à le regretter.

Leur ai-je menti ?

Aux portes de la gloire

Tout l'hiver je m'entraînai ferme, et ce fut le Prix d'Ouverture, couru sur Paris-Verneuil et que j'enlevai à la surprise générale...

Vous ne pouvez savoir combien cette victoire m'a été d'un précieux encouragement ! Ce ne fut pas un « coup heureux du hasard », comme on l'écrivit à l'époque. Mon palmarès de l'année en fait foi : 1^{er} de Paris-Verneuil, 5^e de Paris-Evreux, 3^e de Paris-Reims, 9^e de Paris-Orléans (crevaison), 3^e de Paris-Briare, 1^{er} de Paris-Soissons, 5^e de Paris-Conches, 4^e du Grand Prix d'Auvergne (4 crevaisons), 1^{er} du Grand Prix Sigrand, 2^e du Grand Prix Cyclo-Sport, 1^{er} du Grand Prix du Cinquantenaire de l'U. V. F. (catégorie indépendants).

Et, sur piste, j'enlevai deux grandes américaines, l'une à Paris avec Ribeyre, l'autre à Bordeaux avec Lapébie, battant au surplus, à Buffalo, les records du monde des 3, 4, 6, 7, 8, 9 et 10 kilomètres et celui de France des 5 kilomètres.

Sur ce tableau de résultats se termine mon gros cahier rouge aux feuillets déjà jaunis. Recordman du monde !

J'étais, avec ce titre, aux portes de la gloire. Lors de la saison suivante, j'allais enlever le Grand Prix de la route et, avec Speicher et Roger Lapébie, gagner le droit de courir le Tour de France, ce Tour de France bon enfant et cruel, qui fit à la fois ma fortune et mon désespoir, et m'attire aujourd'hui encore, irrésistiblement, malgré de récentes déconvenues.

(A suivre.)

MAURICE ARCHAMBAUD.

recordman du monde de l'heure.

(Recueilli et adapté par Félix Lévytan.)

Tous droits de reproduction strictement réservés.



Le père et la mère d'Archambaud, rencontrant Maurice longtemps après, durant le Tour de France dont il était leader, pouvaient se réjouir de leurs sacrifices.

CHALLENGE YVES DU MANOIR

La lutte qui s'est poursuivie dimanche en vue du challenge du Manoir a réservé un coup dur à la Section paloise. L'équipe béarnaise, victorieuse le dimanche précédent de l'U. S. A. Perpignanaise, s'était assurée une très bonne chance de finir en tête du groupe « B » et de se qualifier ainsi pour la finale de la compétition. Il fallait pour cela conserver sa situation en battant le F. C. de Grenoble. A vrai dire, l'entreprise n'était pas facile. Il s'agissait de vaincre les Alpains sur leur propre terrain, et nul n'ignore que les équipes les plus réputées ne peuvent se flatter d'accomplir à coup sûr un tel exploit. Les Palois, pour leur part, ne le réussirent pas.

En effet, ils succombèrent devant leurs adversaires par 12 points à 0. Une victoire aussi largement obtenue, sur une équipe de la valeur de la Section paloise, est tout à l'honneur de ceux qui la remportèrent. Cependant, il est assez difficile de s'expliquer comment le « quinze » béarnais, qui avait fait si belle figure contre l'U. S. A. perpignanaise, succomba aussi nettement. En tout cas, sa défaite dut être fort bien accueillie par l'U. S. A. perpignanaise qui, du coup, voit remonter sensiblement ses chances de prendre la tête du classement en poule B.

L'équipe catalane fit d'ailleurs merveille au stade Jean-Bouin, où elle battit, par 23 points à 11, le « quinze » du C. A. S. G. Ce fut une partie très correcte, très rapide et très spectaculaire, au cours de laquelle les Catalans se montrèrent nettement supérieurs à leurs adversaires, dans toutes les divisions de leur équipe.

Toujours au compte de la poule B, on enregistre la victoire du R. C. chalonnais sur l'A. S. biterroise. Comme d'habitude, les lignes arrière de Chalon firent merveille et, en conséquence, s'assurèrent, par 9 points à 6, le gain de la partie. Il est d'ailleurs à noter que le Racing Club chalonnais a fourni jusqu'ici, dans le challenge du Manoir, une carrière des plus brillantes. Il figure, en effet, avec six matches gagnés, deux perdus et un nul, en tête du classement actuel de la poule B, où, avec 13 points, il est suivi de près par l'U. S. A. perpignanaise et la Section paloise. Cependant, c'est l'U. S. A. perpignanaise qui paraît dans la meilleure situation, car elle n'a joué que sept matches, tandis que la Section paloise en a joué huit, et le Racing Club de Chalon neuf.

Au point où en sont les choses, c'est donc l'U. S. A. perpignanaise qui apparaît en meilleure situation que tout autre club pour se qualifier en vue de la finale du challenge.

Les matches complémentaires de la poule B ne prêtent pas à de nombreux commentaires. Il n'y a pas, en effet, lieu de s'étonner que le Stade toulousain ait fait match nul avec le C. S. de Vienne, dont la forme est toujours incertaine. Seulement, on peut s'étonner du fait que le Lyon Olympique ait été battu sur son propre terrain par le Rugby Club toulonnais. En fait, cela fait supposer que l'équipe de Toulon, après avoir connu une période de défaillance, est en bonne voie de redressement.

★

En poule A, l'A. S. montferrandaise continue sa marche victorieuse et montre par la victoire qu'elle obtint par 28 points à 8 sur le C. A. bégais que sa valeur ne se dément point.

Il paraît d'ailleurs certain que l'A. S. montferrandaise, qui mène par 15 points devant l'Aviron bayonnais et l'A. S. carcassonnaise dont l'actif se monte seulement à 11, terminera assez facilement en tête du groupe « A ».

Aussi convient-il de noter que l'A. S. montferrandaise n'a pas encore connu la défaite dans son groupement, tandis que les équipes de l'Aviron bayonnais et de l'A. S. carcassonnaise sont l'une et l'autre chargées de deux défaites.

Après le succès de Montferrand, il faut signaler la victoire du Biarritz Olympique sur le R. C. narbonnais. Le Biarritz Olympique avait, le dimanche précédent, fait médiocre figure devant le Racing Club de France.

PAU A TRÉBUCHÉ A GRENOBLE PERPIGNAN REMONTE ET MONTFERRAND S'INSTALLE



RUGBY XV. — STADE JEAN-BOUIN. — CHALLENGE YVES DU MANOIR : U. S. A. PERPIGNAN-C. A. S. G. (23-11). — L'arrière catalan Porricat en action : le voici après avoir évité l'arrêt d'un Parisien, amorçant une contre-attaque le long de la touche. Raynal, Abat et Desclaux semblent observer avec curiosité l'audacieuse tentative de leur coéquipier.



RUGBY XV. — STADE JEAN-BOUIN. — CHALLENGE YVES DU MANOIR : U. S. A. PERPIGNAN-C. A. S. G. (23-11). — Bien que pressés sur leurs buts, les avants catalans n'hésitent pas à amorcer un départ aux pieds qui, pour être un peu décausé, ne semble pas manquer d'efficacité. On reconnaît de gauche à droite : Montagne, Manchon, Molinié (2), Casenove, Renault, Ballini, Raynal, Thomas.

Aussi ne lui accordait-on pas grand crédit devant le R. C. narbonnais. Il est à croire que les Biarrots, jouant sur leur terrain, furent bien meilleurs qu'ils n'avaient été à Colombe, puisqu'ils battirent par 3 à 0 l'équipe languedocienne.

Le succès que remporta le C. A. briviste par 13 à 6 sur le S. U. agenais a été digne d'attention. Le C. A. briviste, en effet, n'avait pas brillé ces temps derniers, tandis que le S. U. agenais avait réalisé l'exploit d'obtenir le match nul contre l'A. S. montferrandaise. Bref, il semble ressortir du match en question que le S. U. agenais fournit une partie en dessous de la valeur qu'on lui avait attribuée.

Le match nul 3 à 3 qui s'est déroulé à Carcassonne entre l'A. S. locale et l'Aviron Bayonnais n'est pas surprenant. Il est regrettable pour l'équipe de Bayonne qu'elle n'ait pas obtenu là un résultat positif. En effet, ses chances de se redresser devant l'A. S. montferrandaise eussent été considérables, au lieu que maintenant, il faudrait une espèce de miracle

pour qu'elle détrône sa redoutable rivale de la place qu'elle occupe actuellement.

Le Racing-Club de France, tout chaud du brillant succès qu'il avait remporté sur le Biarritz Olympique, avait à affronter le Stade Bordelais sur le terrain de ce dernier club. On attendait beaucoup d'intérêt de cette partie qui remettait en présence des adversaires dont la rivalité fut autrefois fort vive. Le match tint d'ailleurs ce qu'il promettait. Ce fut en somme un jeu très ouvert, que les Bordelais conduisirent à leur avantage en marquant 22 points contre 16. L'équipe du Racing menait pourtant à l'heure du repos par 10 points à 9. On voit par là qu'elle fut assez nettement distancée au cours de la seconde partie du match.

En somme, le gagnant probable de la poule A s'indique avec l'A. S. Montferrandaise, tandis qu'en poule B, l'U. S. A. Perpignanaise, la Section Paloise, le R. C. Chalonnais, le F. C. de Grenoble et le R. C. Toulonnais sont encore en concurrence pour la première place.

CHARLES GONDOUIN.

Chez les Treize

Roanne accumule les scores "record"

Des quatre parties qui constituaient dimanche le programme du Championnat de France de rugby à 13, celle qui devait se jouer entre le R. C. local et le S. A. Ville-neuve était sans aucun doute la plus importante. L'équipe villeneuvoise était venue pourtant à Roanne avec l'ardent désir d'effacer par une très brillante exhibition l'impression qu'elle avait laissée l'an dernier, à la suite d'une partie où elle avait été relativement médiocre.

Mais désirer et obtenir sont deux choses différentes. En effet, les Villeneuvois, au lieu de la glorieuse démonstration qu'ils se proposaient de faire, furent battus par 41 points à 5. Pour une déconfiture, c'est une déconfiture. Au reste, le match montra que l'équipe du R. C. Roanne, riche — on peut dire à l'excès — d'individualités de toute première classe, a les plus grandes chances de gagner cette année le Championnat de France.

Ce score de 41 à 5 mérite d'être mis en parallèle avec ceux réalisés par les Roannais contre Paris XIII : 49 à 2 une première fois à Paris, 46 à 5, huit jours après, à Roanne.

Ainsi les sévères défaites subies par Paris XIII se comprennent mieux et situent sur un plan moins péjoratif la valeur du « treize » parisien. Cette valeur est loin d'être négligeable et elle se trouve confirmée par le résultat obtenu dimanche par les Parisiens, en face de Bordeaux. En effet, à Bordeaux, l'équipe de Paris XIII, après avoir mené par 11 à 6 à la mi-temps, succomba finalement par 17 à 11, et ceci après une excellente exhibition et après s'être montrée l'égale de son adversaire, ce qui n'est pas un mince éloge quand on connaît la valeur de l'équipe bordelaise.

Les deux autres matches portés au programme de la journée ne produisirent pas de résultats propres à causer de grandes surprises. Il est, en effet, assez normal que Pau XIII ait battu, de 17 à 7, l'équipe de Dax, et il n'est pas plus étonnant que XIII Catalan ait vaincu, de 17 à 7, le R. C. d'Albi.



RUGBY XIII. — BORDEAUX (par belino) : CHAMP. DE FRANCE. — BORDEAUX-XIII - PARIS-XIII (17-11). — Le Bordelais Laroche sur le point d'être plaqué par les Parisiens Barthe (baissé) et Faure, passe le ballon à l'un de ses partenaires ; ce dernier, que guette Darrigade, ne pourra, hélas ! guère en profiter.



RUGBY XV. — BORDEAUX (par belino). — CHALLENGE YVES DU MANOIR : STADE BORDELAIS U. C. R. C. F. (22-16). — Les avants parisiens, François en tête, partent aux pieds et semblent déborder la défense bordelaise. On reconnaît de gauche à droite : les Parisiens Guillet, masquant Dupont, Celle et François.



RUGBY XV. — STADE JEAN-BOUIN. — CHALLENGE YVES DU MANOIR : U. S. A. PERPIGNAN-C. A. S. G. (23-11). — Les buts parisiens sont en danger : l'avant catalan Montagne force avec une belle décision pour franchir les quelques mètres qui le séparent de la ligne adverse : mais évitera-t-il la tentative d'arrêt de l'arrière Boutet ? De gauche à droite : Molinié, Ballini, Casenove, Delqué, Vails (à terre), Arnaud, Gras, Palat, Boutet et Montagne.

Au Vel' d'Hiv'

Il y avait foule, rue Nélaton, pour applaudir une dernière fois Robert Grassin, et c'est avec émotion que ceux qui l'ont si longtemps applaudi ont salué « Toto », affreusement pâle, et si crispé qu'il eut de la peine à tourner bon train durant les 5 kilomètres qu'il avait à faire...

« J'en pouvais plus, souffla-t-il en descendant de machine, l'émotion... »

Et Toto y alla très simplement de sa larme quand Bréau, au nom des coureurs, lui remit un magnifique objet d'art.

★
Avant les adieux de Grassin, on avait vu Scherens se faire proprement éliminer en série, d'abord, par Georget dans le repêchage, ensuite, par Merkens. Comme quoi il ne faut jamais vendre la peau de l'ours...

Scherens était peut-être fatigué, mais il commet encore l'erreur de trop attendre pour attaquer : et puis, la forme n'y était pas, on doit le reconnaître.

Scherens aura compris la leçon...



VEL' D'HIV'. — Toto Grassin (à droite), retraité, serre la main de son ancien, Georges Sérès.

Finalement, on retrouva dans la dernière épreuve du Prix Friol, Gérardin et les Allemands Richter, en grande forme, et Merkens, en progrès indéniables.

A trois, Gérardin n'a pas toujours eu des inspirations heureuses, mais cette fois, il fut parfait, et sa maîtrise lui valut une première place bien méritée et qui doit lui faire admettre de façon décisive que sa place est à la tête de nos sprinters, et non dans les rangs de nos stayers.

★
Coincitant avec les adieux de Grassin, ont eu lieu les débuts de ses élèves. Le meilleur d'entre eux a été le plus inexpérimenté : l'Espagnol Fombellida qui, dans le sillage de Sauge, fit montre de grosses qualités.

A retenir... et à nous resservir !

★
Et c'est avec le Prix Robert-Grassin, course d'une heure derrière motos, que la réunion prit fin. Calme au début, elle fut animée dès que Paillard, victime d'une crevaillon, perdit le commandement. Mais, malgré tous ses efforts, Paillard ne put reprendre la première place à Georges Wambst déchainé et en brillante condition physique.

Si Krauss s'améliore et si Ronsse fut pâlot, l'Allemand Stach, pour ses débuts parisiens, fournit de beaux efforts. Pourtant, ce n'est pas encore Metze, ni Lohmann...

Géo Tyzor.

GRASSIN vient de faire ses adieux à la piste. Et il eut, pour l'applaudir une dernière fois, nombre de ceux dont il déchaîna l'enthousiasme, il y a quelques années, alors qu'il ne trouvait guère d'adversaires à sa taille. Il fut un des plus impressionnants stayers que nous ayons vus. Et il se retire, sans aucune tare, en parfaite santé, avec l'unique souci de servir encore à quelque chose dans un sport qui fut le rêve et la gloire de sa vie. Et qu'on ne croie pas qu'il se retire, honte de millions, « plein aux as ». Il n'est guère de grands champions qui deviennent immensément riches s'ils ne consentent à mener une vie d'anchorète. Or, et parce qu'ils doivent observer un régime spécial et consentir à certaines privations, il est normal qu'ils désirent vivre de leur mieux dès que le loisir leur en est laissé.

Et puis il y a souvent, auprès du coureur qui s'enrichit, le supporter qui a le même désir, mais qui doit trouver les moyens de le réaliser. Et bien des champions ont été victimes de cette sollicitude nettement intéressée. Et le champion est, trop souvent, sans défense contre le supporter sans vergogne.

★
Nous avons vu récemment Piet Van Kempen courir comme stayer. Sans succès, il faut le dire, et on l'a dit d'ailleurs de façon telle que Piet s'est fâché. Il n'a pas eu tort. Aussi bien Piet Van Kempen peut-il, quelque jour, nous montrer qu'il n'est pas un vieillard et qu'il demeure capable de fort bien se défendre — en attendant que son fils, qui a quatre ans, le remplace.

Mais si Piet court encore c'est qu'il a connu, comme l'on dit, le « coup dur ». Il organisa une course de Six-Jours à Londres, sur d'excellents conseils qui lui étaient données et sur de magnifiques promesses qui lui étaient faites. Les Six-Jours lui coûtèrent 500.000 francs. Pour celui qui demeure, croyons-nous, le recordman du nombre de courses de Six-Jours tournées et gagnées, c'est vraiment un coup dur. Entre passer à la caisse et vider la sienne, il y a une nuance. Elle a fait que Van Kempen s'est décidé à reprendre le collier — qui est un casque.

★
Vous n'attendez pas de moi que je vous cite nombre d'exemples de coureurs qui ne sont pas enrichis ou qui, enrichis, ont été appauvris par des expériences malheureuses. Quelque discrétion s'impose. Mais je m'en voudrais de ne pas vous citer le cas d'une équipe américaine, une équipe française, une des dernières représentantes d'une race qui s'éteint. C'est tellement vrai que dans la liste des coureurs professionnels, classés hors série par la commission sportive de l'U. V. F., et pour 1938, on ne trouve, comme américains avérés, que les noms de Diot, Ignat, Guimbretière et Letourneur. Nous voulons parler de Choury et Fabre qui travaillent à leur métier et avec la plus parfaite conscience, sur toutes les pistes de France. Ne parlons pas de l'étranger. On les a vus partout, comme on a vu partout Boucheron et Monton. On les a toujours vus fournir un excellent travail et nous nous souvenons qu'au cours du dernier circuit de l'Ouest-Eclair, Choury, qui courait sur une piste d'arrivée d'étape, se blessa assez grièvement. Fabre resta à Marseille. Choury court rarement mais fait, lui aussi, des courses de home-trainer. Oui, comme il dit : « Si on veut conserver ses quatre sous et faire bouillir la marmite on n'a pas le droit de racrocher. Et deux cents francs ici, cent francs là, c'est, pour la bourgeoisie, un souci de moins. »

Méditez un peu, jeunes coureurs, les gestes des anciens — des anciens qui n'eurent pas plus les jambes pâles que la tête enflée...

RENE BIERRE.

Cyclo-cross



EN forme parfaite depuis quelques dimanches, le Belge Vermassen vient de remporter une nouvelle victoire en cyclo-cross : le Prix Delavigne, l'une des épreuves les plus importantes de la spécialité, quelque chose comme le Paris-Roubaix du cross cyclo-pédestre...

Déjà, l'an dernier, Vermassen avait enlevé ce Prix Delavigne et, hier, il prit la tête dès le début de la course, avec Guilhaire ; à la suite d'une chute, celui-ci dut laisser filer le Belge qui arriva nettement détaché, précédant finalement Guilhaire de quarante secondes.

Le Vendéen Bulteau termina troisième devant Renoncé, venu lui aussi au cyclo-cross, et qui apparaît comme un concurrent dangereux pour les prochaines épreuves.

PRIX DELAVIGNE. — En haut, le passage de Vermassen et de Guilhaire à la butte de Grignon. Au dessous, l'arrivée mouillée de Vermassen.





Coups Durs

Comment Reginensi fut sauvé dans le désert par des avions qui l'ont survolé sans le voir

JEAN REGINENSI, qui s'est engagé à l'âge de dix-sept ans pour la durée de la guerre, fut le précurseur des grands raids scientifiques en ramenant le premier courrier postal officiel d'Indochine en France, en 1929, qui a formé plus de six cents élèves pilotes civils et militaires — dont Maurice Rossi, Michel Détrouat, Joseph Le Brix — qui a dépanné la mission Goulette, qui a battu une quantité de records de parcours de vitesse, d'altitude, de distance, qui est titulaire d'une vingtaine des plus hautes décorations françaises, coloniales et étrangères, Jean Reginensi n'a pas été toujours récompensé selon ses mérites.



Lieutenant à quarante ans (il aura quarante ans le 17 mai 1938), il a vu passer le dernier tableau d'avancement sans voir venir sa troisième ficelle...

C'est peut-être cela qui est vraiment le coup dur de sa carrière...

« Regin » est trop fier pour s'en plaindre. Peut-être même n'en voudra-t-il de l'avoir écrit.

Pour en revenir au « coup dur » pris dans le sens d'« épisode dramatique », le plus dramatique se place en 1933, alors qu'il tentait, en compagnie de Touge et de Lenier, de rallier le lac Tchad d'un seul coup d'aile, par In-Salah et Tamanrasset.

Par la faute d'un compas mal compensé, les trois hommes se perdent dans le désert, volent jusqu'à épuisement d'essence et atterrissent dans une région inconnue et désolée.

Regin laisse l'avion sous la garde de ses compagnons et avance tout seul dans les dunes de sable brûlant avec l'espoir improbable de découvrir un point d'eau.

Il marche, de plus en plus péniblement, durant trois jours et trois nuits, brûlé de soleil et de fièvre, en proie aux hallucinations et aux mirages tant il est épuisé. Il est à moitié mort de fatigue et de soif lorsqu'il entend dans le ciel un bruit de moteur.

Il renait à l'espoir et à la vie.

C'est le salut !

Ce sont les pilotes de l'escadrille du général Vuillemin — alors colonel — qui voient à sa recherche.

Dans un sursaut de volonté, Regin retrouve des forces pour galoper sur la fournaise de sable et faire de grands signaux désespérés dans l'espoir d'être aperçu.

Hélas ! les avions s'éloignent sans le voir.

Et ce départ, après cet espoir déçu, fut le moment le plus cruel de cette terrible aventure.

— Pourtant, raconte Regin, ces mêmes pilotes qui sont repartis sans me voir furent tout de même ceux qui me sauvèrent la vie : en courant dans leur direction, je me suis trouvé par hasard auprès d'un point d'eau que j'aurais très probablement dépassé sans le découvrir. Là, je me suis désaltéré. Quelle impression extraordinaire ! Se désaltérer après trois jours et trois nuits de soif en plein Sahara !

Il tente de rapporter de l'eau à ses compagnons.

Il y parvient. Mais la tâche n'est pas aisée. L'évaporation est telle qu'il doit en porter une quantité considérable pour qu'il en reste après trois jours de Hoggar, une des régions les plus arides de tout le globe terrestre.

Enfin, au bout de huit journées de cauchemar, de huit journées de lutte contre le désert et contre la mort, le colonel Vuillemin retrouve l'équipage Reginensi-Touge-Lenier.

Quand Regin évoque ces souvenirs, ce n'est pas pour se lamenter sur les souffrances endurées ni sur les angoisses ressenties.

Il est bien de sa race. De cette race orgueilleuse qui nous a donné un empereur et des bandits d'honneur...

Il a appris quelques mots d'arabe et, si on lui demande un souvenir africain, il récite, avec un comique irrésistible, les fables de La Fontaine en sabir. Pour le Loup et l'Agneau, il est question d'un mechoul qui se désaltère au bord d'un oued.

Mais il n'est jamais question des trois héros qui étaient sur la limite de la mort parce qu'ils ont failli ne pas trouver un oued pour s'y désaltérer !



« Les vrais coups durs, dit Guillaumet, ne sont pas ceux dont on revient... »

Le héros de l'Atlantique Sud, de la Cordillère des Andes et d'autres lieux, Henry Guillaumet, est actuellement à Paris. En pensant à lui à propos de nos récits sur les coups durs, notre première idée fut évidemment de raconter l'extraordinaire aventure dont il fut le héros et la victime lorsqu'il fut coincé par la tempête de neige dans le désert de glace et de montagnes, en plein milieu de la Cordillère des Andes, et qu'il est revenu contre toute espérance, marchant quatre jours et quatre nuits par un froid atteignant parfois — 35°.



à moitié mort de faim, roulant au fond des ravins, continuant malgré ses pieds meurtris et gelés, emporté par le courant d'un torrent rapide, et continuant quand même malgré ses vêtements trempés qui ne devaient pas tarder à se transformer en vêtements de glace.

Mais il m'arrêta dès les premiers mots :

— Non ? Vous n'allez pas revenir sur cette histoire ? On en a déjà dit et écrit tant de choses... et tant de choses fausses ! Nous aimons la difficulté pour la vaincre. Pas pour servir de mine d'or aux feuilletonistes ni aux amateurs d'émotions en chambre !

— Un exemple : j'ai eu, un jour, un atterrissage forcé en compagnie de Saint-Exupéry et de Dumesnil. Ça s'est passé bien « peinardeusement », au nord de Saint-Louis. On a écrit que nous avons atterri en plein désert, en échappant de justesse aux tribus hostiles.

— Or, il n'y avait pas plus de dissidents dans cette région, à cette époque, que de beurre au nez ! A part ça...

— Une autre fois, c'était en 1932, on a trouvé extraordinaire que j'aie ramené un appareil criblé de grêle, portant trois cent cinquante trous de cinq à vingt-cinq centimètres.

— C'est chose courante... mais, par exemple, je me suis toujours demandé qui avait mesuré et compté les trous...

— Pas vous, en tout cas !

Guillaumet éclate de rire :

— Oh ! non. Nous sommes pilotes de ligne. Nous ne sommes pas comptables !

Il ajoute :

— Actuellement, on parle de moi parce que j'ai battu le record du Lieutenant-de-Vaisseau-Paris. Mais je tiens à vous dire qu'entre nous, nous n'attachons pas d'importance à cela. J'ai été désigné pour piloter l'hydravion du record parce que je me trouvais à ce moment à Paris où je terminais un congé de quatre mois. Mais

mes camarades Givon, Rouchon, Reine, Dubourdieu et le pauvre Guerrero, qui était encore parmi nous à cette époque, et bien d'autres encore, en auraient fait tout autant si le même hasard les avait désignés.

Quant à ce que vous appelez nos « coups durs », nous ne nous en plaignons pas. Bien au contraire. Nous faisons la ligne. Et à chaque courrier au cours duquel nous avons rencontré des difficultés particulières à vaincre, nous connaissons aussi cette satisfaction personnelle particulière, cette émotion sentimentale qui est d'autant plus forte que les difficultés furent plus grandes et qui fait que nous sommes tous atteints d'une sorte de virus de notre métier.

Sa voix s'assourdit soudainement :

— Ce qui est dur, ce qui est désespérant, ce ne sont pas ces coups durs dont on revient. Et on en revient toujours en rigolant.

— Ce qui est dur, vraiment dur, c'est le souvenir de tous nos camarades tombés en service aérien.

— Combien nous en avons vus partir joyeux, pleins de force, d'enthousiasme et de courage, et qui ne sont jamais revenus !

— J'ai vu tomber mes amis les plus chers. Les trois pertes que nous avons ressenties le plus douloureusement furent celles de La Ville-de-Buenos-Aires, la Croix-du-Sud et l'Antares.

— Après celle de La Ville-de-Buenos-Aires où disparut Collenot, le mécanicien et l'ami de Mermoz, Mermoz est venu à Dakar. Il a longuement regardé l'horizon en silence. Un silence lourd de chagrin et, qui sait ? peut-être de pressentiment...

— Et il me dit :

— Nous ne sommes plus nombreux de notre vieille équipe. C'est le moment de se serrer les coudes.

La voix s'assourcit encore :

— Et puis Mermoz, à son tour...

— Ah ! tous ces noms qui manquent quand on fait l'appel des vieux copains !...



Un empoisonnement au tétraéthyle de plomb n'a pas empêché Maurice Arnoux de gagner la Coupe Deutsch

EN 1933, Maurice Arnoux s'engage pour la Coupe Deutsch de la Meurthe. Une roue de son train d'atterrissage le lâche et il est contraint d'abandonner.

Il se jure d'avoir sa revanche l'année suivante, quoi qu'il arrive, et coûte que coûte.

Il a eu sa revanche, mais il en a coûté cher, car ce qui est arrivé aurait contraint plus d'un à abandonner.

En cours de vol, son réservoir d'essence éclate. Il a dit qu'il continuerait. Il continue. Il employait de l'essence éthylée. Le poison fait rapidement son œuvre. Maurice Arnoux subit graduellement un grave empoisonnement au tétraéthyle de plomb. Il continue quand même. Il continuera jusqu'au bout. Jusqu'à la victoire ou jusqu'à la mort.



Ce fut la victoire qui sortit le numéro gagnant...

Il atterrit vainqueur, mais complètement aveuglé.

Ce poison faisant gonfler les muqueuses, ses yeux, monstrueux, lui sortaient de la tête.

Le lendemain, il crache du sang. Les médecins réservent leur diagnostic. L'état est grave. Très grave.

Mais une constitution particulièrement robuste a triomphé du mal comme le pilote particulièrement doué a triomphé de tant de compétitions.

ALEXANDRA PECKER.

(1) Voir Match du 23 novembre.

Faire plaisir !

offrez un billet de la

LOTÉRIE NATIONALE



LE FOOTBALL A LA LETTRE

Pellos nous présente, dans cette composition dont vous admirerez la virtuosité, une classe fantaisiste de football et le professeur Ballon Rond montre à ses disciples à quel point les lettres de l'alphabet peuvent se prêter au dribble, au shot, au dégagement, aux chutes qui constituent les principaux gestes du football. Pellos n'a oublié personne, ni l'arbitre, ni le gardien de but, ni les supporters endiablés, ni le fameux W.M. Vraiment, c'est bien le football à la lettre et nous sommes sûrs que si, dans nos classes, l'instituteur ou le professeur faisait, de temps en temps, un cours sur la tactique et la technique du football, il aurait un succès considérable qui consolerait bien des poches des difficultés de la syntaxe ou des mathématiques.

PELLOS

l'ABC du football



Les entraîneurs enseignent la méthode W ou M.

Beaucoup de joueurs n'en font pas K parce qu'ils M mieux le jeu individuel.

En voulant mettre les points sur les I, la plupart du temps, l'arbitre H la partie

Quand un joueur allemand a renvoyé la balle il dit: - G DKG!



Les deux arrières et le gardien viennent de se faire PO-CD. Les journalistes écrivent que la défense a CD.



Quelle est l'équipe qui ne compte pas sur les L pour faire des descentes dangereuses?



Quand un gardien de but va ramasser la balle dans ses bois, il est obligé de se BC malgré lui!



Lorsqu'un bon professionnel a TA-P victorieusement dans la balle il en profite pour TO-P ses dirigeants que cette façon d'agir met en P-tard!



FRANCE-ITALIE



PARC DES PRINCES. — FRANCE-ITALIE (0-0). — Ferrari fut l'attaquant italien le meilleur, le plus dangereux aussi, par la finesse de son jeu. Il vient de tirer au but. En vain, on le sait. On reconnaît de gauche à droite : Piola, Carenave, Fossel, Ferrari et Burbette, dont la main masquée Hosseler.



PARC DES PRINCES. — FRANCE-ITALIE (0-0). — Après l'échange des lamions entre les deux capitaines : Meazza et Delfour, l'arbitre M. Wulrich tire le « toss » sous l'œil attentif de M. Pozzo qui ne néglige aucun détail.



PARC DES PRINCES. — FRANCE-ITALIE (0-0). — Ferraris, une nouvelle fois, a shooté fort et adroitement. Mais, Di Lorto, en une suprême tentative, a dévié le tir en corner, au grand désappointement de Piola, Fige, et de Serantoni qui levait déjà les bras en signe d'agressement. La satisfaction des Français Fossel, Carenave, Delfour et Muller (de gauche à droite).



PARC DES PRINCES. — FRANCE-ITALIE (0-0). — Nous avons eu chaud, semble dire Fossel qui effectue un tirage devant les buts. De fait, la phase de jeu a été critique et disputée, ainsi qu'en témoignent les quatre joueurs à terre : Di Lorto, Bourbette, Piola et Ferrari, et Muller encore accablé.



PARC DES PRINCES. — FRANCE-ITALIE (0-0). — « Di Lorto, vive Di Lorto... brava Di Lorto » clamèrent à l'issue de la rencontre les 50.000 spectateurs. De fait, Laurent Di Lorto fit une partie splendide, confirmant sa grande classe. Voici une attitude caractéristique de son jeu.



PARC DES PRINCES. — FRANCE-ITALIE (0-0). — Anticipant d'heureuse façon, et à son habitude, Carenave a dégagé de la tête la balle vers laquelle se précipitait Di Lorto bien parti, mais qui attendait aussi Ferrari et Piola, non moins bien placés.



PARC DES PRINCES. — FRANCE-ITALIE (0-0). — Poursuivant heureusement une saison internationale très satisfaisante, les « Coqs » français ont réussi le match nul face à la redoutable « squadra azzurra ». Voici Di Lorto, le meilleur joueur du match, avec Ferrari, dégageant du poing sur une attaque italienne. De gauche à droite, on reconnaît en outre : Locatelli, Bourbotte, Meazza (de dos), Piola, devant Fosset et Heisserer, Mattler, qui se replie en hâte, et Cazenave, masquant Ferrari.



PARC DES PRINCES : FRANCE-ITALIE (0-0). — Pas de chance, les Italiens. Piola, qui suit des yeux la balle, a shooté en force, mais trop haut, comme l'indique le regard de Cazenave, qui vient de passer par-dessus Ferrari tombé. On reconnaît, en outre, Bourbotte et l'ailier Ferraris II.



PARC DES PRINCES : FRANCE-ITALIE (0-0). — Voici à nouveau une phase de jeu quelque peu dangereuse pour Di Lorto, Ferrari, qui réceptionne un centre de la droite, glissera la balle à Ferraris, qui — le résultat indique — ne réussira pourtant pas à conclure. De gauche à droite : Fosset, Di Lorto, Delfour, Cazénave, Mattler, Bourbotte (agenouillé), Ferraris et Ferrari.

UN GRAND MATCH DE FOOTBALL A PARIS

LA FRANCE ET L'ITALIE

ONT LUTTÉ VAINEMENT DANS UN ESPRIT CHEVALERESQUE ET LES DÉFENSES, OU DI LORTO BRILLA D'UN INCOMPARABLE ÉCLAT, RÉDUISIRENT A NÉANT LE TRAVAIL DES AVANTS ADVERSES

Certes, l'Italie a dominé. Mais, au football, il faut marquer des buts !

C'est quelques minutes avant l'heure fixée que, sous les ordres de M. Wuhtrich, les deux équipes se rangent sur le terrain. Les deux teams sont constitués comme suit : France : Di Lorto ; Cazenave et Mattler ; Bourbotte, Fosset et Delfour ; Courtois, Heisserer, Nicolas, Veinante et Langiller. Italie : Olivieri ; Monzelgio et Rava ; Serantoni, Andreolo et Locatelli ; Capra, Meazza, Piola ; Ferrari et Ferraris.

L'Italie ayant gagné le toss, c'est Nicolas qui donne le coup d'envoi. Le match commence assez mal pour nous, car nos adversaires, plus vite en action que nous, mènent les premières attaques. Heureusement, notre défense parait en bonne condition et met fin aux entreprises des visiteurs.

C'est un peu après la douzième minute que nous réagissons enfin sérieusement : Veinante conclut une assez belle action d'ensemble de notre attaque par un shot qui, suffisamment fort, passe à côté. N'ayons pas de regret : Olivieri était à la parade.

L'animateur et le constructeur de la ligne d'avants italienne est l'intérieur Ferrari : il se dépense beaucoup et avec beaucoup de précision. Un boulet à ras de terre, signé de lui, est arrêté par Di Lorto avec une aisance très remarquable.

Coup franc pour la France : c'est Fosset qui le tire. Encore un shot de Veinante, mais à côté. La réaction italienne est dangereuse ; elle se déclenche par Piola, qui arrive très loin en camp français ; mais le bel avant-centre italien trouve en Bourbotte un opposant victorieux.

Faute de mieux, l'Italie obtient plusieurs corners sur lesquels Di Lorto intervient avec beaucoup d'à-propos. Les Italiens dominent ; cependant leurs bois sont mis en danger sur un centre de Courtois. Nicolas tarde à réceptionner et Olivieri, plus prompt, éloigne le péril.

Piola ne se résigne pas à subir la surveillance dont il est l'objet de la part de Fosset ; il se démène avec tant d'ardeur que Fosset doit souvent recevoir du renfort. Et Ferrari amorce toujours de nouvelles attaques qui échouent soit sur Bourbotte, soit sur notre trio défensif.

Plusieurs shots improductifs de l'avant-centre visiteur. Les hommes au maillot d'azur paraissent se ressentir un peu de leurs ardents efforts inutiles, et c'est au tour des nôtres à mener la danse en fin de mi-temps. Aie ! Devant Piola menaçant, Mattler, qui avait réussi plusieurs interventions, fait un loupé : Piola shoote mais encore une fois à côté.

Di Lorto se distingue à maintes reprises et la pause est sifflée sur le score de 0 but à 0.

Nos hommes rentrent du vestiaire changés à leur avantage. Leur début est prometteur et l'Italie doit, à son tour, se défendre. Elle le fait d'ailleurs avec brio. Puis, à nouveau, la roue tourne et les camarades de Meazza recommencent à dominer ; ils le font plus dangereusement que jamais. Nous passerons alors un bien mauvais quart d'heure, le deuxième quart d'heure de la deuxième mi-temps. Quinze longues minutes durant lesquelles nous ne passerons guère la ligne médiane, tous les Italiens sauf Olivieri étant à l'attaque, notre défense est sur les dents et Di Lorto est adroit, courageux et bien inspiré jusqu'à l'introuvable. Cinq fois, dix fois, alors qu'il semblait que le but fut acquis, il surgit ou plonge et sauve ses bois. Capra se fait pénaliser pour charge irrégulière... péché de jeunesse !

Coup sur coup, Di Lorto réussit deux arrêts fantastiques, et le stade manque crouler sous les applaudissements. A la vingt-deuxième minute, Ferrari marque ; mais l'arbitre refuse très justement le but pour hors jeu.

Les Italiens paraissent très énervés par cette décision, mais fort justement leur mentor, M. Pozzo, entre sur le terrain et les calme.

La tempête est passée ou du moins elle fait quelque peu trêve. La France peut attaquer plus souvent.

Elle le fait parfois avec succès, et c'est au tour des Italiens à trembler : un shot d'Heisserer frôle le poteau. Mieux encore, après que Mattler s'est attiré un coup franc, un peu au delà de la surface de réparation française, pour avoir chargé Piola dans le dos ; Nicolas reçoit la balle, part et shoote. Il shoote à côté et, d'ailleurs, l'arbitre avait au préalable sifflé hors jeu.

Non mais, voyez-vous qu'après un match pareil la France ait marqué à la toute dernière minute ?

Ce serait, comme disait quelqu'un, la plus grande injustice du siècle ; le sort, qui nous fut favorable, ne permit pas qu'elle soit comise, et l'arbitre siffla bientôt la fin sur le score doublement nul de zéro à zéro.

PIERRE VALDONNE.

ALEPÉE ET Cie, 98, rue Beaumur, Paris.
Le gérant : Raymond DEBRUGES.

MAGNIFIQUE journée. Entre deux averses, le soleil a daigné surgir et baigner de ses rayons la foule énorme (45 à 50.000 personnes), tassée dans les tribunes et sur les gradins du Parc des Princes. Cette foule, dont la tenue fut d'une courtoisie, d'une sportivité exemplaires, salua par d'immenses acclamations l'équipe d'Italie, en maillot azur, qui vint se présenter la première sur le terrain, et l'équipe de France, en maillot rouge. Les hymnes nationaux, écoutés dans un religieux silence, furent très applaudis. Si jamais quelques censeurs pouvaient douter encore, en Italie, de l'objectivité de la foule française, cette journée du 5 décembre les aura convaincus, nous l'espérons.

Un héros : Di Lorto !

Il est juste de reconnaître que l'équipe d'Italie a produit une très forte impression et qu'en toute équité elle eût dû remporter la victoire. Elle n'a pas eu de chance, elle a raté un ou deux buts tout faits, elle a vu un but rentré annulé pour hors-jeu. Elle s'est aussi heurtée à une arrière défense française accrocheuse et décidée dont l'étoile fut le gardien de but Laurent Di Lorto qui me rappela le Chayriguès des grands jours et fournit une exhibition si belle, si émouvante, si parfaite, si marquée d'un véritable génie de l'anticipation et du geste à accomplir, que l'humanité s'est faite, dans le camp italien comme dans le camp français, pour reconnaître qu'il avait, à lui seul, aidé puissamment la France à tenir en échec les prestigieux footballeurs italiens.

Est-ce à dire que l'équipe de France ait démérité ? Non pas. Je tiens, avant de signaler ses défauts, à lui rendre un sincère et fervent hommage. Elle a eu du courage à revendre et n'a jamais donné l'impression qu'elle pouvait s'incliner devant l'irréparable. Elle a cherché, chaque fois qu'elle l'a pu, à prendre l'ascendant, et certaines de ses attaques, d'un grand style, eussent très bien pu prendre en défaut les vigilants défenseurs italiens. Mais il faut bien dire qu'elle a paru « vieille » et « lente ». Les Italiens, en meilleure condition athlétique, ont souvent joué avec les nôtres qui couraient en vain après une balle insaisissable ou se laissaient subtiliser, d'un cinquième de seconde, cette même balle.

Ah ! quelle angoisse !

Il y eut, au cours de la seconde mi-temps, une pression italienne qui dura vingt minutes environ, vingt minutes pendant lesquelles nos joueurs, groupés dans leurs vingt-deux mètres, se prodiguèrent en des efforts

prodigieux, vingt minutes qui coupèrent le souffle au public et lui distillèrent une de ces angoisses comme en connurent les fervents du rugby alors que les Anglais écrasaient les nôtres à quelques mètres de la ligne de buts. On souhaitait que nos demis, que nos avants repliés pussent enfin donner de l'air, se dégager, mais ils piétinaient, renvoyaient la balle... aux Italiens, presque à bout de forces. Heureusement, Di Lorto annihila le danger, avec une prestesse d'escamoteur, une inspiration toujours heureuse.

Toute la partie ne revêtit pas ce caractère de supériorité impuissante des Italiens. Mais, dans l'ensemble, la « squadra azzurra » domina sans pouvoir conclure et les Français ne purent réussir que six ou sept échappées, à vrai dire dangereuses et conduites dans un bon mouvement.

Les défauts de la cuirasse

Je comprends qu'on ait voulu garder, dans notre équipe, les hommes de France-Suisse et de France-Hollande, ces charmants camarades animés d'une grande confiance et surtout d'un moral précieux. Cependant, des avants tels que Veinante et Langiller, par ailleurs bons techniciens et tacticiens intelligents, n'ont plus la vitesse suffisante. Et nos demis, si actifs qu'ils aient été, n'ont pour ainsi dire jamais pu soutenir leurs avants, obligés de renforcer la défense. Les erreurs d'un Delfour, d'un Fosset, d'un Bourbotte, d'un Cazenave, succédant à de belles interventions, ont été bien fréquentes. Courtois n'a jamais été bien servi, à part deux ou trois occasions. Nicolas a été inconstant, parfois rapide et opportun, parfois hésitant et timoré. Heisserer montra, lui, une infatigable activité, si précieuse en match international.

J'ai admiré la soudure de l'équipe italienne, sa vitesse initiale, son adresse, son brio. Face à une défense moins intraitable et, la chance aidant, elle eût dû vaincre par deux ou trois buts d'écart. Mais les avants italiens eurent aussi des « ratés » et temporisèrent parfois tout comme les nôtres.

En bref, estimons-nous heureux. Tenir en échec le onze d'Italie est, qu'on le veuille ou non, une très belle performance. Nous avons dit les défauts de la cuirasse, louons encore, et avec reconnaissance, les onze joueurs de l'équipe de France qui donnèrent le meilleur d'eux-mêmes. L'arbitrage de M. Wuhtrich fut large, compréhensif et très correct. Nous avons vécu deux heures bien pathétiques sous le signe du sport, de la courtoisie et de l'amitié. Et c'est très bien ainsi !

RENE LEHMANN.

Les cadets aussi...
Sud-Est-Italie dos à dos

Ne voulant pas être en reste avec leurs aînés, les cadets tricolores ont réussi, devant l'équipe d'Italie B, un joli match nul. On put même, un moment, espérer les voir emporter le résultat.

C'est à sa bonne cohésion, à sa vitesse et aussi à l'à-propos avec lequel elle pratiqua, que l'équipe française doit surtout son match nul. Ce qui n'exclut pas la qualité du jeu qu'elle fournit. On jouait depuis huit minutes, lorsque Koranyi, d'une de ces têtes dont il est coutumier et qui constituent de véritables shots, trompa Bacigalupo. Ce but, loin de ralentir l'allure des attaquants français, les fit redoubler d'ardeur, et ils avaient augmenté leur avantage d'un but lorsque, à la vingtième minute, l'avant-centre italien Bertoni, qui fit un travail forcené, ouvrit la marque pour les visiteurs.

C'est sur ce score de 2 à 1 qu'arriva le repos. Nos représentants méridionaux réussiraient-ils à conserver leur avance ? Longtemps, il le semble, mais, Bertoni, poursuivant le gros effort qu'il produit depuis le début, part du centre du terrain à la 25^e minute qui suit la reprise et dribble tous ses opposants. Fanquès, dernier rempart de la défense, est évité d'une feinte, et Llense battu à bout portant. 2 à 2, ce score sera définitif.

Comment ont joué les meilleurs Français

DI LORTO. — Le meilleur gardien de but que la France ait connu depuis le « grand Chayriguès ». L'Europe aussi sans doute. Un coup d'œil, un sang-froid et une anticipation auxquels ses précédentes sorties nous ont habitués, mais que nous admirons tout autant que devant la Suisse et la Hollande. Eut moins de shots à parer qu'à Amsterdam, mais plus de travail, plus de situations dangereuses. Le grand maître de sa surface. Le grand homme du match.

CAZENAVE. — Le terrain glissant, le froid, la pluie le handicapèrent. Moins en évidence que devant la Hollande, fut cependant opportuniste avec bonheur et anticipa au mieux, comme à son habitude. Deux erreurs à se reprocher qu'il compensa par ailleurs.

MATTLER. — Touché à la cheville par Piola dès le début du match, le rude Sochalien laissa rarement échapper l'avant-centre italien et le brida la première mi-temps durant. Fut courageux, autoritaire et clairvoyant comme toujours. Il termina moins fort, sans faiblesse cependant.

BOURBOTTE. — Le plus vite en action des Français. Rétablit deux situations dangereuses en première mi-temps. Fut le meilleur tricolore après Di Lorto et abattit une grosse et utile besogne.

DELFOUR. — N'a pas réédité sa partie d'Amsterdam, et fit son moins bon match de la saison. Trop de balles à l'adversaire. Manqua de stabilité sur un terrain difficile. Mais se dépensa au mieux.

COURTOIS. — Mal utilisé. Se rabattit beaucoup moins au centre qu'à Amsterdam. Manqua d'occasions, il est vrai, étant généralement servi plutôt long. Accusa aussi un peu le terrain glissant.



MARSEILLE. — SUD-EST-ITALIE B (2-2). — « Pourquoi pas nous aussi ? » se sont dit les méridionaux français. Et, de fait, ils réussirent également un flatteur match nul. Voici un tir de Reguzzoni (qui lève les bras) qui sort de justesse, alors que les buts français étaient vides de défenseurs. De gauche à droite : Gonzales (Marseille), Reguzzoni (Bologne), Ben Bouali (Marseille), qui masque Llense (Sète) et Bastien (Marseille).

L'homme aux bonnes étoiles

"TOTO" GRASSIN

A DIT ADIEU A LA PISTE

qu'il a animée pendant quinze ans!...

A l'approche de la quarantaine, Robert Grassin est resté le gosse turbulent qui tirait les sonnettes, avant guerre, dans les parages de la rue Saint-Paul. Vivant, ardent, infatigable, Toto n'a pas vieilli. Il a seulement récolté, en produisant des efforts insensés sur toutes les pistes du monde, des rides profondes qui tranchent verticalement ses joues aux commissures des lèvres. A part ça, une taille de guêpe, une élégance de gigolo, un enthousiasme d'enfant de troupe, oui ! Toto n'a pas vieilli...

Pourquoi s'en est-il allé ? Parce qu'il lui fallait de plus en plus s'astreindre à un entraînement rigoureux, cadrant mal avec ses occupations de cafetier. Grassin a d'ailleurs toujours eu trop de facilités pour, du jour au lendemain, accepter de gaieté de cœur les privations toujours écartées de sa route. Il n'en a pas moins duré près de vingt ans, sur lesquels quinze années, fort exactement, ont été consacrées au demi-fond.

Vous souvenez-vous encore de ses débuts ? Grassin a pris la peine de nous les rappeler. Il l'a fait avec enthousiasme, en découvrant fréquemment, dans un rire sonore, sa denture aurifiée. Et avec quel vocabulaire imagé !... Car en voilà un que le sport n'a pas verni superficiellement, et c'est tant mieux ; il est resté et restera le gamin de Paris, grand dans le dédale des rues de l'île Saint-Louis, qui s'est toujours, et partout, présenté avec sa bonne gueule confiante de gavroche et ses expressions fortement parigotes. Un type dans le genre de cette surprenante Fréhel dont le répertoire n'exclut pas les chansons qui sont des charges pour elle et qui reste, dans la vie, fidèle à ses habitudes...

— J'étais routier. Depuis un an, conte-t-il, ça gazait pour le mieux. Paris-Evreux. Paris-Rouen, Paris-Tours, le Championnat de France, le Critérium des Aiglons, ça n'arrêtait plus... Et puis, avec un petit développement, je chatouillais les pédales. Quelle souplesse, mon petit bonhomme, je ne te dis que ça... J'avais alors un bon « pote ». Le fils de Lucien Cazalis, le secrétaire général du Tour de France. Nous sortions ensemble après l'entraînement. Et nous n'étions pas toujours très sérieux... Pourtant, j'avais le désir de gagner de l'argent. Je voulais aider mon vieux père et ma vieille mère. Je voulais les sortir de leur vieille maison, et les installer en banlieue, dire au père Grassin : « Tu as assez travaillé, à moi... »

» Comme ça, j'ai pensé que le demi-fond pouvait rapporter du pognon. Le fils Caza m'encouragea. « Toto, me dit-il un jour, j'ai entendu dire que Léon Didier cherchait un poulain. Tu sais bien, Léon Didier, l'ancien champion de France de demi-fond qu'est devenu entraîneur. Allons le voir et demandons, avant, une recommandation ». Je l'obtins de je ne sais plus qui et j'allai trouver Didier au Parc des Princes. Son accueil fut rude. « Qu'est-ce que tu veux, toi, bout de zan ? »



Grassin, au temps de ses grands succès, dans le sillage de Léon Didier.

— Courir en demi-fond, m'sieu... — Tu sais c'que c'est que le demi-fond ? T'as pas peur ? Mon p'tit bonhomme, dans notre truc, faut pas rigoler. — Oui, m'sieu... — Et puis, faut serrer les dents ! — Oui, m'sieu... — Alors, rendez-vous au Vel' d'Hiv', on débute là... »

» Telle fut notre première conversation avec Didier. Le Vel' d'Hiv' ouvre, on s'y retrouve, et Didier qui enfourche la petite moto et commence ses excentricités. Moi, j'avais jamais roulé rue Nélaton. Au bout de quelques tours, le premier coup, j'savais pus où j'étais. J'avais la tête qui tournait, qui tournait et j'avais le mal de mer. Oh ! j'ai bien cru qu'j'allais rester accroché aux balustrades. J'crânais pas, j'vous jure !

» En descendant de la moto, Didier était content. Il daigna sourire. « Petit, ça va », déclara-t-il avec quelque tendresse. Le 29 octobre 1922, on débute en course tous les deux. Léon sur le truc, moi derrière. Je crevais deux fois, je finis néanmoins second derrière Fossier, cette vieille canaille de Fossier qu'était un dur-à-cuire. Ça été le départ... Deux ans après, j'étais champion de France, en 1925 champion du Monde, en 1926 et 1927, c'était l'Amérique, les dollars, la grande vie, les dents en or, la villa de mes vieux... Et voilà... »

Que cache ce modeste « et voilà » ? Tout simplement la plus merveilleuse carrière de stayer que l'on ait connue. Vous souvenez-vous des attaques désespérées et sans cesse renouvelées de Grassin, son souci de toujours satisfaire le public, sa passion de la bagarre ?



Des champions se sont rencontrés... De gauche à droite : Grassin, Saugé, Sérès et Storm.

lot, au plafond de sa cabine du Vel' d'Hiv', sur les vitres de celle de Buffalo.

Certaines saisons il en mit même sur son casque...

— Tant que je serai dans le coup, avait-il coutume de dire, je ne permettrai à personne de porter mes étoiles.

Il eût fait un malheur, et l'on souriait de le voir ainsi à cheval sur une question d'étoiles, lui dont la vie était toute simplette, les prétentions très « petit bourgeois », les enthousiasmes enfantins.

Toto eût trop souffert de quitter tout à fait le vélodrome. Il restera des nôtres. Au quartier des coureurs, nous le verrons, désormais, le chapeau sur le coin de l'œil, la serviette à la main, courir de cabine en cabine, proposer des contrats. Il a déjà commencé et le managerat a fait en lui une recrue de qualité. Chacun veut l'aider, car chacun l'aime bien. Il voit s'ouvrir dans un sourire une nouvelle carrière qu'on lui souhaite aussi brillante que celle qu'il abandonne à ses élèves. Et elle le sera...

Hier, au Vel' d'Hiv', Toto eut la larme à l'œil quand le moment fut venu pour lui de faire ses adieux aux Parisiens. Comme ce lui fut pénible de quitter la piste blonde dont il avait été l'amant si fidèle ! Il n'en a jamais été dégoûté. Il continue à l'aimer de tout son cœur. Il ne lui a pas donné le meilleur de lui-même — sa jeunesse — pour l'oublier du jour au lendemain. Et son émotion n'était pas feinte... Elle nous a étreint le cœur...

Quand, tristement, il regagna sa cabine pour y laisser son casque de stayer, Toto murmura :

— Quel dommage qu'il n'ait pas été là !...

Il ? Léon Didier, son maître, son patron. Léon Didier qui lui enseigna son métier, mais le fit si cruellement souffrir, sans même s'en rendre compte, Léon Didier toute brutalité, toute sévérité, peut-être pour cacher, par orgueil, la bonté de son cœur où il n'y eut place que pour deux coureurs : Toto Grassin d'abord, Marcel Guimbretière ensuite.

Que Grassin n'eût-il donné pour que Didier fût encore là, raide sur sa moto, comme au premier jour de leur union ?

Une autre tranche de sa vie.

FELIX LEVITAN.



1925. Robert Grassin, champion du monde.

Au Vel' d'Hiv', il fut tout à fait chez lui. C'est là qu'il fourrait ses meilleures courses, emballa le plus son public, ridiculisa ses adversaires, battit des records toujours debout, eut ses plus grandes trouvailles. Le maillot blanc étoilé fut suivi par des milliers d'yeux dans la fumée grenelleuse, et les exploits de Grassin trouvèrent leur écho dans la presse, en des articles élogieux où le surnom de Toto revenait à chaque ligne, toujours suivi de superlatifs absolus.

C'est bien simple : Toto fit époque...

Il apporta une mode nouvelle, dans le demi-fond, celle du forcing effréné, de l'assaut résolu, et c'est à sa facilité de récupération que Grassin dut ses envolées les plus inattendues.

Il n'eut, tout au long de sa carrière, qu'une seule prétention, péché mignon d'une existence toute de modestie, celle de défendre jalousement ses étoiles. Il en avait sur son mail-



1923, Robert Grassin gagne le Grand Prix de Boulogne.



Dix ans plus tard, un ultime succès.

Ecrivez-nous... NOUS RÉPONDONS ICI

Le coin du docteur

■ UN CULTURISTE MONTCEL-LIEN. — 1. Vous avez parfaitement raison. D'ailleurs, nous croyons savoir que d'ici quelque temps cette question des mouvements abdominaux sera traitée tout au long dans *Match*. Nous-même la reprendrons au point de vue physiologique et au point de vue de l'influence de ces exercices sur l'individu en général. 2. C'est exact. Il y a intérêt à faire l'inspiration par le nez, et à expirer le plus souvent par la bouche. Cette méthode peut être parfaitement appliquée aux enfants. Nous vous signalons, en passant, que nous avons consacré deux chroniques à la respiration par le nez. Veuillez vous procurer les numéros 553 et 554.

■ MAJOUX (Isère). — Votre accident est malheureusement assez fréquent. D'après votre description c'est bien une hémasthrose du genou que vous avez eue. Le traitement qui vous a été fait est excellent. Celui que vous suivez actuellement ne peut que consolider votre articulation. Utilisez, en vous massant, la pommade Iodex.

Vous pouvez recommencer à faire du ski mais prenez la précaution de toujours assouplir l'articulation en question avant de pratiquer votre sport. De plus, veillez à ce que les séances que vous consacrez au ski soient progressives.

■ UN AMOUREUX DU FOOTBALL. — 1. Vos mensurations sont, en effet, excellentes. Il est normal, pour un athlète, d'avoir une différence de 3 à 4 « points » entre le poids et la taille.

2. Il est certain que des séances de diathermie ne peuvent qu'améliorer votre état d'une part et, d'autre part, que calmer la douleur ressentie à la flexion du membre inférieur gauche. Cependant, retenez que tant que cette douleur persistera il sera prudent de vous abstenir de pratiquer le football. En effet, les récidives de ce genre d'accident sont fréquentes et compliquent singulièrement la validité des athlètes. Quand vous jouerez, n'oubliez pas de mettre une genouillère et de faire une longue mise en train.

■ UN SPORTIF AMATEUR DE FOOTBALL (Tresserve, Savoie). — En principe, le point de côté au cours d'un effort physique ne doit pas être considéré comme un accident grave. Cependant, vous feriez bien de consulter votre médecin habituel pour savoir si ledit point de côté n'est pas en relation soit avec un état pulmonaire déficient, soit avec une foie sensible, soit encore avec une réaction appendiculaire (petites appendicites latentes) comme il nous est arrivé de le constater chez des athlètes venus nous consulter à ce sujet.

Cette question du point de côté sera d'ailleurs traitée prochainement dans *Match*.

■ CASSAR (Gabès, Tunisie). — La description des symptômes ressentis n'étant pas très complète (nous savons d'ailleurs combien il est parfois difficile de rédiger une observation médicale par correspondance) il est délicat de se faire — sans examen clinique — une opinion précise sur les faits que vous signalez.

Cependant, il semble qu'il s'agisse d'un « coude du tennis » (question traitée dans le numéro 572 de *Match*). Veuillez vous procurer ce numéro. Vous y trouverez la description du traitement donnant le maximum de réussite : la méthode du professeur Leriché.

Il est bien entendu que le bain de soleil et les eaux thermales ainsi que les cachets dont vous nous parlez ne peuvent que compléter heureusement cette cure. S'il s'agit réellement d'un « coude du tennis », le régime alimentaire importe peu.

■ MOULIER (Grenoble). — Il faudrait que vous nous précisiez dans un prochain courrier si les différences de mensuration que vous nous signalez ont toujours existé ou si elles sont survenues à la suite d'un accident ou de maladie. En particulier, pourriez-vous nous préciser si vous n'avez pas été atteint de poliomyélite (paralysie infantile). Ce n'est qu'après avoir reçu votre réponse que nous pourrions vous indiquer s'il y a lieu d'essayer un traitement susceptible de vous améliorer. En plus, veuillez nous faire savoir si votre jambe droite se fatigue plus rapidement que la gauche, et si vous ressentez, après les courses, une douleur soit au niveau du genou, soit au niveau de la hanche.

Docteur Philippe Encausse.

■ Amie de Speicher. — En 1934, Paris-Roubaix fut gagné par le Belge Rebay. Toutefois le sprint avait été enlevé par Roger Lapébie, qui fut déclassé, car, ayant crevé, il avait disputé le sprint sur une machine d'emprunt. En 1935, alors qu'on croyait à la victoire certaine d'André Leducq, celui-ci vit son boyau rendre l'âme très près de l'arrivée, et Rebay triompha encore.

■ L. G. — L'international de hockey sur gazon, Volage, actuellement disqualifié, est âgé de vingt-huit ans et fut trente-quatre fois international. Son premier match international eut lieu en 1929 contre l'Angleterre.

■ Futur Da Rul. — 1. Nous faisons écrire directement ; 2. Votre temps est excellent.

■ Un petit routier. — 1. L'U. V. F. délivre des licences à partir de seize ans ; 2. Si Gellien fera le Tour de France 1938 ? Il y a de grandes chances ; 3. Les clubs sont nombreux dans votre région : adressez-vous à l'U. V. F., 24, boul. Poissonnière, qui vous en fournira la liste.

■ Un groupe d'admirateurs. — Le boxeur Paul Chandelier, ancien champion de France amateur, n'a pas du tout renoncé aux compétitions. Nul doute que vous ne le voyiez faire prochainement sa rentrée comme poids moyen.

■ X., à Valence. — Vous trouverez tous ces livres et la photographie des champions à la Librairie des Sports, 10, faub. Montmartre.

■ Jérôme, Montparnasse. — Le record de France des 100 m. plat appartient à André Mourlon depuis le 17 juillet 1927, avec 10" 6/10 ; le record du monde a été établi en 10" 3/10, et les Américains Tolan, Metcalfe et Jesse Owens, le Canadien Williams, et l'Allemand Jonath ont réalisé ce temps. Ce sont là les records officiellement homologués, car, depuis, Jesse Owens a fait mieux, mais son record est en instance d'homologation.

■ Arsène Henri. — 1. Après France-Italie les prochaines rencontres internationales de l'équipe de France l'opposent à la Belgique, le 30, janvier ; à l'Autriche, le 24 mars, à Paris ; à une association

britannique, à Paris, en mai ; 2. C'est la finale de la Coupe de France de football qui aura lieu cette année, le 8 mai, à Colombes, qui sera présidée par M. le Président de la République. Nous ignorons à l'heure actuelle si M. A. Lebrun présidera, au moins en juin, la finale de la Coupe du Monde de football.

■ Patinette de Paulhan. — 1. La finale de la Coupe de France 1938-39 fut disputée le 18 avril, au stade de Colombes, entre le F. C. Sochaux et le Racing Club de Strasbourg. Les Sochaux triomphèrent par 2 buts à 1 ; 2. Les deux équipes avaient la composition suivante : F. C. Sochaux : di Lorio, Lalloué, Mattler, Hug, Szabo, Lehmann, Louri, Abegglen, Courtois, Braddac et Williams. — R. C. Strasbourg : Mayer, Lohr, Schwartz, Halter, Hummerberger, Rossler, F. Keller, Hofman, Rohr, Heiserer et Wachter ; 3. Strasbourg se qualifie en battant Nice, Excelsior, le Red Star et Rouen ; quant à Sochaux, il élimina Saint-Dié, Brest, Sète, Cannes et Boulogne.

■ Lucien Broche. — 1. Nous transmettons à Maurice Archambaud ; 2. Il vous faut prendre conseil d'un docteur et éviter les efforts trop violents. En principe, les méthodes d'entraînement différencient suivant la constitution de l'athlète et le sport pratiqué.

■ Mesigue. — Delfour fut 38 fois international, Mattler 34, Nicolas 19, Veinante 14, Courtois 17, Langillier 29, etc., les autres sélections que vous nous citez sont exactes.

■ Admirateur d'Archambaud, à Cagnes. — C'est sur la vélodrome Vigorelli, à Milan, que Maurice Archambaud battit le record du monde de l'heure sans entraîneur. Ce vélodrome possède une piste en ciment.

■ Roger Blanchard. — Pour courir le Premier Pas Dunlop, il faut être âgé de seize ans, être débutant et licencié de l'U.V.F.

■ Toto stayer. — 1. Il n'est pas possible de comparer les sommes gagnées par un routier et par un sprinter. Tout dépend de la qualité des coureurs et des épreuves qu'ils remportent ; 2. Si nous verrons Roger Lapébie dans le Tour de France 1938 ? Peut-être, mais il est encore trop tôt pour l'affirmer, en tout cas le Bordelais aurait de belles chances de s'y distinguer ; 3. Le Tour de France 1938 subira de sérieuses modifications. Les plus importantes seront le changement de sens, passage en Bretagne, à Bayonne, Strasbourg, Reims, etc. ; 4. Fernand Michouard est né en mai 1910, dans la vallée de Chevreuse où ses parents tenaient une ferme. Sa première victoire fut acquise en 1932, dans Paris-Evreux.

■ X., lecteur assidu de « Match ». — 1. Les règlements du catch et ceux de la lutte libre sont assez différents l'un de l'autre ; 2. Votre permis de conduire touriste est suffisant.

■ Marcel Raymond. — Adressez-vous au professeur Machard, 25, rue de la Villette, ou Pré-Saint-Gervais.

■ Louis Michaud. — 1. Decio, qui boxe comme poids plume, est né à Lyon, le 11 avril 1908. Il fut pour la première fois champion de France des coqs en battant à Lyon, en mars 1934, Eugène Huot aux points ; 2. Fitzsimmons fut champion du monde des moyens et lourds de 1897 à 1899. Il était né en 1862, en Angleterre, et est mort de maladie vers la fin 1917.

■ Deux potaches pontoniens. — Avouez qu'il est très difficile de vous dire, à l'heure actuelle, qui gagnera dans deux mois le championnat de football de Seine-et-Oise de l'U. F. O. L. E. P., qui vient seulement de commencer.

■ Un vieux débutant. — 1. Mais non, à vingt-cinq ans vous n'êtes pas trop vieux pour faire du sport ; 2. Le mieux, pour vous, serait de prendre une licence d'in-

dépendant ; 3. Vous n'êtes pas obligé de faire partie d'un club, mais vous y trouveriez néanmoins de sérieux avantages ; 4. Rien ne vous empêche de prendre part à des épreuves sur route.

■ Un aviateur sportif. — 1. La délégation des boxeurs français aux Jeux de Berlin nous valut deux beaux succès. Despeaux triompha dans les poids moyens et Michelot comme mi-lourd. La victoire de ce dernier est le résultat d'un patient labeur, car Michelot avait déjà acquis une place de 3^e aux Jeux de Los Angeles ; 2. Oui, le poids plume Florence avait été sélectionné aux Jeux de Berlin, mais, souffrant d'une angine, il ne put disputer sa chance ; 3. En poids et haltères Louis Hostin sortit vainqueur de la catégorie des mi-lourds ; le champion olympique avait déjà été 2^e en 1920, à Amsterdam, et premier à Los Angeles ; la Stéphanois a reçu l'année dernière le Prix de l'Académie des Sports, mais est resté amateur et ne désespère pas d'être sélectionné à nouveau à Tokio, c'est-à-dire vingt ans, après les Jeux d'Amsterdam ; 4. En lutte libre, un seul succès : celui de Poitvel, dans la catégorie des poids moyens.

■ A. N. — Le championnat des triporteurs a lieu annuellement vers octobre-novembre, et se dispute généralement sur le tour de Paris, avec arrivée devant le vélodrome d'Hiver.

■ Amis des coureurs cyclistes. — 1. Ducazeu est âgé de vingt-cinq ans et mesure environ 1 m. 70, il se prénomme effectivement Sauveur et réside le plus souvent chez des parents, à Paris ; Pierre Gallien est âgé de vingt-cinq ans, mesure 1 m. 78 et pèse dans les 72 kilos ; 2. Pour avoir l'adresse de ces sociétés féminines, il faut vous adresser à la F. F. B. B., 28, place Saint-Georges.

■ Louis P. — 1. En 1936 le boxeur Peter Kane enregistrera les succès suivants sur : Praxile Gydé, l. o. à la 3^e reprise ; Urbina, abandon au 8^e round ; E. Weiss, aux points ; P. Ruiz, abandon à la 7^e reprise ; Angellmann, aux points ; E. Huot, arrêt de l'arbitre au 7^e round ; Van den Boss, arrêt de l'arbitre au 6^e round ; 2. Gino Bartali est né le 18 juillet 1914, à Florence. C'est en travaillant comme mécanicien de vélo qu'il prit goût au sport cycliste. Sa première grande victoire internationale fut le Tour des Pays Basques, qu'il s'attribua en 1934.

■ Emile de Chiron. — Les 24 heures de Mans auront lieu les 18 et 19 juin 1938 ; le Grand Prix de Monaco le 7 août ; et le Grand Prix d'Italie le 11 septembre. En ce qui concerne le Grand Prix de l'A.C.F., celui-ci est prévu pour le 3 juillet, mais cette année, délaissant l'autodrome de Montlhéry, les dirigeants de l'A.C.F. en confieront l'organisation à la ville de Reims.

■ Un Hébertiste convaincu. — Vous pouvez vous procurer le Guide du Moniteur chargé de l'entraînement, par Georges Hébert, 4 fr. 25 ou bien l'entraînement complet par la méthode naturelle, 18 fr., à la Librairie de « L'Auto », 10, faub. Montmartre.

■ Bertrand Louis. — Avouez qu'il ne nous est pas possible de répondre à vingt-trois questions. Demandez-nous par lettre séparée les choses qui vous intéressent le plus particulièrement, car nous sommes obligés de donner satisfaction à tous nos correspondants.

■ Basketteur en herbe. — 1. Si vous voulez vous perfectionner dans la pratique du basket, il faut vous entraîner au saut, au démarrage et courir sur de petites distances ; 2. Il faut persévérer dans vos exercices de culture physique, car ce n'est pas au bout de trois mois que vous pouvez vous rendre compte si ceux-ci ont été efficaces en ce qui concerne votre croissance ;

3. Les demi-finales du championnat de France d'honneur auront lieu en mars de même que celles d'excellence ; la finale d'honneur aura lieu le 10 avril, et celle d'excellence le 24 avril ; 4. Le siège de la Fédération française de basket-ball, qui régit également le basket féminin, est 28, place Saint-Georges.

■ Un jeune sportif. — La licence est nécessaire, au départ d'une course, pour les seules épreuves organisées sous le règlement d'une fédération. Il est évident que pour une épreuve populaire ouverte à tous on ne vous demandera pas de licence.

■ René Gaillard. — Les champions du monde de boxe sont actuellement les suivants : mouche, Benny Lynch (Ecosais) ; coq, Harry Jeffra (Américain) ; plume, Armstrong (Américain) ; légers, Lou Ambers (Américain) ; mi-moyens, Barney Ross (Américain) ; moyens, Freddy Steele (Américain) ; mi-lourds, John Henry Lewis (Américain) ; lourds, Joe Louis (Américain) ; l'Angleterre reconnaît tous ces champions américains à l'exception de Joe Louis, à la place duquel est Max Schmeling. Voici les champions de l'I.B.U. : Angelmann, Sangchilli, Holtzer, Canzonetti, X. X., Rolf, X. ; 2. Max Schmeling est retourné aux U.S.A. mais rien n'est encore décidé au sujet d'un combat qui l'opposerait à Joe Louis. Quant à Marcel Thil, rentré d'un voyage d'agrément en Italie, il est actuellement à Paris, et rien n'est définitif en ce qui concerne son prochain voyage en Amérique, car il y aura un prochain voyage aux U.S.A.

■ R. Gombor. — L'équipe de France qui disputa la Tour de France 1936 était formée de : Antonin Magne (32 ans), Speicher (28 ans), Archambaud (27 ans), Le Grevès (26 ans), Mithouard (27 ans), Cogon (22 ans), Tanneau (24 ans), Debruyckère (20 ans), Lesueur (24 ans), Moye (23 ans). Ce sont les âges qu'avaient ces coureurs en 1936.

■ Deux rameurs sennonnais. — C'est le Polonais Verrey qui enleva l'épreuve de ski des Jeux universitaires disputés cette année à Paris. Dans cette épreuve notre représentant Poncet prit le quatrième place.

■ Baron, footballeur. — Les prochains matches de l'Olympique Lillois l'opposent, le 12 décembre, au Red Star ; le 26 décembre contre Lens ; le 2 janvier contre Metz ; le 16 janvier contre Valenciennes ; le 23 janvier contre l'Excelsior, à Roubaix ; le 13 février contre Marseille, etc., etc.

■ Deux rameurs libournais. — De 1900 à 1910, l'entraînement de Bordeaux-Paris eut lieu par bicyclettes, de bout en bout ; de 1911 à 1919, les entraîneurs cyclistes n'entrèrent en jeu qu'à partir de Saint-Maur ; de 1920 à 1927, de Châtelleraut ; en 1928 et 1929, d'Orléans ; en 1930, de Poitiers ; depuis 1931 l'entraînement a lieu par moto d'abord d'Orléans, puis de Tours, de Poitiers, et enfin, depuis 1934, par moto, de bout en bout. Mais cette formule doit être changée pour 1938.

■ A. R., R. Lévy, J. Cornebert, Dumont, René M., Docteur Verdier, Sec. de la J. P. A., Admirateur de Lapébie, Maître-philosophe, Un curleur, Marcel Tenot, Didier M., avons fait suivre aux intéressés.

★

Il nous est impossible de donner, dans cette rubrique, des adresses personnelles. Nous faisons parvenir à leur destinataire toute lettre adressée par notre intermédiaire. Ces lettres doivent être mises sous enveloppe timbrée, enveloppe elle-même insérée dans celle qui nous est adressée.

D'autre part, Achille a répondu par lettre à 185 correspondants ayant envoyé des timbres pour réponse.

ACHILLE
aux pieds nickelés.



Une nouvelle étoile s'est levée : Bjorn Borg, dix-huit ans, compatriote du fameux Arn Borg, qui a remporté un 400 mètres en 4 m. 51 s. Le voici, à droite, à côté de son second, l'Allemand Plath.

Les pieds dans le plat

UN chic aux Tchèques.

Ils ont expliqué gentiment à M.M. les Anglais qu'il ne suffit pas de tirer les premiers et que le proverbe picard conserve toute sa valeur :

Il est écrit sur le dos du lapin

Qui gagne au début perd à la fin...

Sans doute les joueurs à la rose connaissent-ils également la suite du dicton :

Mais il est écrit sur sa panse

Qu'il vaut mieux prendre un peu d'avance!

Et, ma foi, il est fort heureux pour eux que cette avance ait été suffisamment confortable, sans quoi l'orgueilleuse Albion eût été contrainte de se voiler la face et de dissimuler son sourire voltairien derrière le masque de la confusion.

Planicka a longtemps fait la nique aux shooteurs anglais et n'eût été la nuit qui tombait et le rebond de la balle sur le dos d'un de ses partenaires, il eût assurément annihilé le tir qui donnait in extremis la victoire aux maîtres du monde du football.

Obscure victoire, en somme, et, en quelque sorte, postérieure.

Boucek, le demi-centre de Prague, a quand même prouvé qu'il tenait debout et qu'il arrêtait sec et l'interdit Kloc a donné quelques échantillons de « cloqués » qui ne devaient rien à personne.

Mais surtout les Tchèques avaient fait provision de constance et d'ardeur. Ils ont joué quatre-vingt-dix minutes tandis que leurs adversaires s'amusaient un peu trop souvent. C'est évidemment agaçant de voir les 47-

tuoses ridiculiser les élèves appliqués et donner l'impression qu'ils doivent à on ne sait quelle grâce divine de n'être jamais égalés ! Il faut cependant se faire une raison. Et essayer de comprendre l'état d'esprit des joueurs britanniques.

Ils sont, avant tout, par-dessus tout, professionnels.

C'est-à-dire que si un clou qu'ils doivent enfoncer peut être mis en place en deux coups de marteau, ils n'en donneront pas trois.

Ensuite ils ont une haute conception de leurs talents et on doit à la vérité de dire que personne n'a encore réussi à les contraindre à plus de modestie.

Par ailleurs ils ont, comme tous leurs compatriotes, un sens de l'humour très développé. Sans doute l'humour que l'on ne peut exprimer qu'avec ses pieds n'est-il point d'une qualité exceptionnelle ! C'est de l'humour tout de même et ces messieurs ont une propension marquée à placer leurs opposants en postures grotesques. Ça les fait rire, ces cannibales !

Enfin, ce sont de grands enfants et quand le travail ne les presse pas ils oublient volontiers le football pour jouer au ballon, comme des gosses.

Je m'arrête, car, après avoir blâmé, je loue et après avoir mis les pieds dans le plat j'ai l'air de leur en faire... du plat.

Eh oui ! je l'avoue, je garderais toujours un faible pour ceux qui demeurent, envers et contre tous, les « professeurs ».

GAUTIER-CHAUMET.

LOCATELLI professeur ès-noble art

La marque du champion ne s'efface pas aussi aisément qu'on pourrait le croire. Nous en avons eu, la semaine dernière, une démonstration, du fait d'Al Brown. Cette fois, et de façon encore plus éclatante, Cleto Locatelli nous en a administré la preuve sur le ring de Wagram. Il était opposé à Paul Rebel que de récentes et nettes victoires mettaient un relief particulier. Certes, on le savait moins bon manœuvrier, moins maître de son métier, beaucoup moins artiste que son adversaire. Seulement on savait — et lui le premier — que sa droite était une arme terrible, qu'elle ne pardonnait pas si elle arrivait à destination.

La première déception fut que l'arrêt porté par la droite de Rebel n'était pas sans appel. Locatelli, au deuxième round, en particulier, en fit l'expérience en grimaçant. Il grimaçait tellement, même, que l'on était enclin à penser que si Rebel avait renouvelé son geste, avec autant d'à propos et très vite, c'eût été le châtiement. Mais cela ne vint pas. Et donc nous sûmes qu'un crochet de Rebel n'abat pas forcément son homme.

Par la suite, Locatelli, qui n'a d'ailleurs pas

l'habitude de se déchaîner dès le départ, retrouvait son rythme. Ce rythme était excessivement rapide. Cette vitesse, de round en round, dérouta Rebel qui n'avait que son courage, de fort belles réactions d'ailleurs, mais pas assez de maîtrise pour s'opposer aux initiatives de Cleto. Et celles-ci étaient aussi multiples que diverses. Locatelli, on le sait bien d'ailleurs, n'est pas un boxeur monocorde. Il sait frapper sous tous les angles et de toutes les manières. Il nous en fit la plus correcte des démonstrations. L'arbitre, qui n'eut jamais à intervenir dans un combat clair et lumineux comme une phrase bien construite, en était heureusement émerveillé. Quant à Paul Rebel lui-même, il était prêt à remercier son vainqueur de l'excellente leçon qu'il lui avait donnée.

Que l'on ne voie pas ici un éreintement de Rebel! Au contraire. Rebel est toujours un de nos plus dangereux welters qui tiendra la dragée haute — ou mieux en décochera de « méchantes » — aux meilleurs. Mais une honorable défaite devant Locatelli, que son séjour en Amérique semble avoir aguerri et animé de plus de fougue, est une performance qui n'est pas à la portée du premier venu.

Réjouissons-nous en tout cas de la richesse dont s'enorgueillit actuellement chez nous la catégorie des poids welters. Avec Humery dont les mains guériront bientôt sans doute, Pernot qui vient de montrer sa valeur devant Besselmann, Rebel, Locatelli redevenu parisien, et d'autres que je feins d'oublier, il y aura de belles soirées.

A la même réunion de Wagram, nous pûmes mesurer les progrès — qui ne sont certes pas définitifs — de Francis Jacques à qui de plus belles destinées semblent promises. Il nous fut donné au surplus d'apprécier un « préliminaire » à l'actif de Cuchionneri qui contraignit Feodorovitch à l'abandon. Là aussi, la vitesse parla.

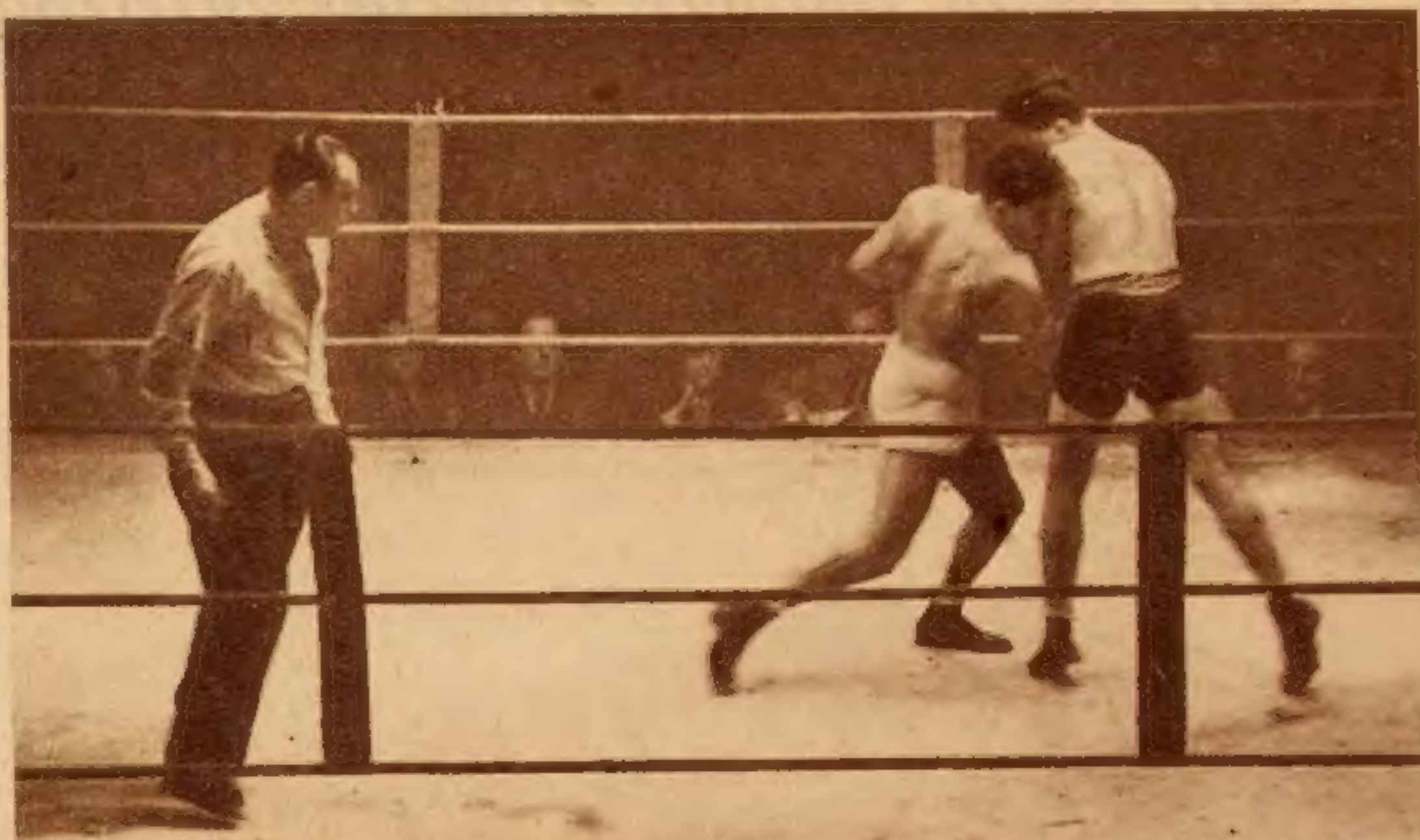
A Bruxelles, Gustave Roth, détenteur du titre de champion des mi-lourds de l'ineffable I. B. U., défendait son bien contre les entreprises de son compatriote Sys. Il s'en tira avec un match nul. Il semble que Sys doive surtout s'en prendre à lui-même, et à son irrésolution, d'un résultat qui, on le pense, ne le satisfait point. Sur le même ring, Kid Tunero rencontrait le champion de Belgique Aneet. Un match nul — c'était donc la soirée — intervint encore. Mais cette décision désavantagea Tunero, sinon aux yeux d'un public plus sportif que chauvin.

Notons par ailleurs le retour victorieux de

Nitram battant Lachatre aux points. Le fait lui-même n'est pas un exploit, mais Nitram put démontrer qu'il lui restait encore assez de ressources pour se faire respecter. Quant au difficile Momont, il s'assura le meilleur sur Grispos.

Mais l'événement de la semaine était le match Locatelli-Rebel. Et celui-là nous a mis en goût du Locatelli-Pernot qui va se dérouler, du Locatelli-Humery toujours prévu et aussi d'un championnat d'Europe avec Wouters.

Jean de Lascomettes.



WAGRAM : Locatelli-Rebel. — Locatelli, à gauche, a porté un uppercut du droit bloqué par Rebel.

Le nouvel exploit d'André JAPY

Lorsque l'on voit André Japy si mince, si pâle, on se demande où il trouve la force pour accomplir tout ce qu'il a déjà accompli.

La réponse est dans ses yeux.

Ces yeux, vivants et ardents, prouvent à la fois une volonté invincible et une force intérieure peu commune.

A la façon dont la majorité des hommes qui ont réussi à sortir du vague et de l'imprécis se sont surclassés par la force des poignets, André Japy, lui, s'est surclassé par la force intérieure de sa volonté.

★

De ses fenêtres au septième étage nous découvrons Paris.

Je lui demande :

— C'est pour bientôt Istres-Djibouti ?

Japy, qui est charmant avec ses camarades, devient muet avec les journalistes.

Il ne répond pas.

— Je ne vous demande pas cela pour écrire un article, je vous le demande amicalement.

— Oh ! alors, ça change...

Et il parla.

J'ai tenu parole. Pas une ligne dont je fus

responsable n'a paru avant son atterrissage à Djibouti.

Il raconta alors ce qu'il comptait faire.

Il pourrait raconter aujourd'hui ce qu'il a fait en reprenant presque les mêmes termes sans en changer un seul et cela prouve mieux que tous les commentaires la plénitude de sa réussite.

★

Parti d'Istres, mardi à 9 h. 37', André Japy a atterri à Djibouti mercredi à 11 h. 30' ayant tenu l'air 25 h. 53' et possédant encore assez d'essence pour parcourir 400 kilomètres de plus.

Il a établi ainsi le record de distance pour la catégorie de 6 litres et demi de cylindrée aux environs de 5.300 kilomètres et d'une moyenne horaire de 195 kilomètres.

C'est à la fois un record et une splendide

démonstration de ce que l'on peut arriver à faire avec un petit appareil de tourisme... Il est vrai que tous les appareils de tourisme du grand ingénieur Marcel Riffard possèdent des qualités que bien des appareils de sport — ou se disant tels — pourraient leur envier.

Mais ce qui renforce encore la démonstration d'André Japy, c'est que son « Aiglon » Caudron-Renault est déjà presque un vieil appareil. Il a quatre ans — à quelques semaines près — et il a beaucoup servi.

Ce qui a permis à Japy de réussir cette magnifique prouesse, c'est qu'il a toujours insisté sur la préparation scientifique d'un raid autant, et même plus, que sur un entraînement sportif.

Comme pilote, il est merveilleux.

Mais, comme navigateur, il est imbattable.

Il ne veut se fier qu'à ses instruments de bord.

— Il ne faut jamais se fier à son flair, m'a-t-il dit, ni à son sens de l'orientation... pas même aux repères au sol. Le compas et le sextant ne se trompent jamais. Dix minutes avant d'arriver à Paris, je ne veux pas savoir où je suis autrement que par la consultation de mes instruments !

★

Les précédents voyages de Japy sont : un tour de la Méditerranée, 8.200 kilomètres en neuf jours. Un tour des capitales d'Europe : Paris, Berlin, Moscou, Leningrad, Stockholm, Oslo, Paris, en une semaine. Ce n'était pas une tentative de record mais une démonstration de tourisme rapide, l'avion étant seulement équipé d'un réservoir supplémentaire et le pilote prenant le temps de visiter la capitale pour n'en repartir que le lendemain.

Puis, Paris-Oslo-Paris, Paris-Oran-Paris, Paris-Tunis-Paris où André Japy calculait chaque fois un itinéraire dépassant d'environ deux cents kilomètres le précédent pour vérifier le rayon d'action exact de son appareil.

Ensuite, Paris-Saigon où, avec un appareil de 65 CV, il a approché de près le record établi par Codos et Robida sur un appareil de raid de 650 CV (Bréguet 330).

Le 15 novembre 1936, il entreprend son grand raid Paris-Tokio, il avait atteint Hanoï en 50 h. 49' soit à une moyenne horaire dépassant 180 kilomètres, lorsqu'il fut victime, au-dessus de Fukuoka, à 850 kilomètres de Tokio, de ce terrible accident qui faillit lui coûter la vie et qui a interrompu momentanément la belle série de ses exploits.

Dès qu'il fut rétabli, il employa tous ses efforts à rattraper le temps perdu.

C'est aujourd'hui chose faite.

Alexandra Pecker.



André Japy.

Le crépuscule de Strangler LEWIS

Comment, diront certaines gens, Strangler Lewis lutte encore ! Et pourtant, si nos souvenirs sont exacts, bien avant la guerre l'Américain comptait déjà parmi les grands champions de la lutte... Peut-être, mais celui qui se permit de perdre 4 fois son titre de champion du monde et de le reconquérir 4 fois est encore aujourd'hui un des meilleurs spécialistes du catch et un des champions les plus dangereux.

Lundi, au Palais des Sports, « l'étrangleur » américain rencontrait Henri Deglane qui, il y a six ans, l'avait battu dans un match comptant pour le titre mondial. Depuis, Lewis était venu à Paris, il y a trois ans, prendre sa revanche sur notre compatriote, mais trois semaines plus tard le Limousin, à son tour, réglait son compte au vieil avocat, juriste et luttéur yankee. C'était en quelque sorte la belle de leurs matches parisiens que disputaient cette semaine les deux hommes.

Disons tout de suite que, plus rapide et mieux en souffle, Deglane a triomphé. Le combat ne dura pas, comme on était enclin à le croire. Lewis, qui est de la génération de Koloff, pratique maintenant un catch plutôt

défensif qu'agressif. Il compte surtout mettre son adversaire en défaut et porter alors la cravate qui fit sa réputation. Mais Deglane est un des hommes qui connaissent le mieux la technique du catch et il est rare qu'il se laisse imposer une lutte. Il sut d'ailleurs très bien conduire son match en travaillant surtout aux bras et aux jambes son adversaire qui, lui, ne souhaitait qu'une chose : un travail au corps, car il faut reconnaître que, de cette façon, Lewis, supérieur de près de 15 kilos, eût eu alors quelques avantages.

Une clé au bras de volée donnait la première manche au champion de France après 15 minutes de combat. La seconde, par contre, fut un échec pour notre compatriote. Enhardi par son succès, l'ex-pompier attaqua. C'est ce qu'attendait Lewis qui, dans un corps-à-corps, réussit enfin à placer sa prise favorite. A plusieurs reprises, Deglane eut la tête coincée dans les bras puissants de son adversaire. Il résista, mais Lewis l'étrangla, et l'on sait que lorsque l'Américain porte son ciseau à la tête, peu d'hommes, si endurants soient-ils, peuvent y résister. 10 minutes 34" après le coup de gong, l'ex-Joinvillais devait s'avouer vaincu.

La belle ne traîna pas en longueur, elle devait durer exactement 4 minutes 6". Henri Deglane, prenant son adversaire de vitesse, le tomba par une prise d'épaule debout suivie d'un enfourchement. C'est une prise toute de précision et d'adresse qu'il faut réussir à la seconde choisie, et que seuls peuvent se permettre d'exécuter avec succès les grands champions. Toutefois, avouons que Lewis eût été battu d'une manière comme d'une autre. L'âge semble avoir parlé et c'est surtout par le souffle qu'il était handicapé. Il n'en reste pas moins qu'à l'heure actuelle, seuls des gaillards comme Koloff, Ferreira ou Kwariani pourraient prétendre le rencontrer avec quelque chance de succès.

Si, sans tambour ni trompette, Ferreira a

fui vers l'Amérique, par contre, du pays des gangsters, nous arrive un autre champion, un champion de classe celui-là, Savoldi, qui a battu des hommes comme Sonneberg et Jim London.

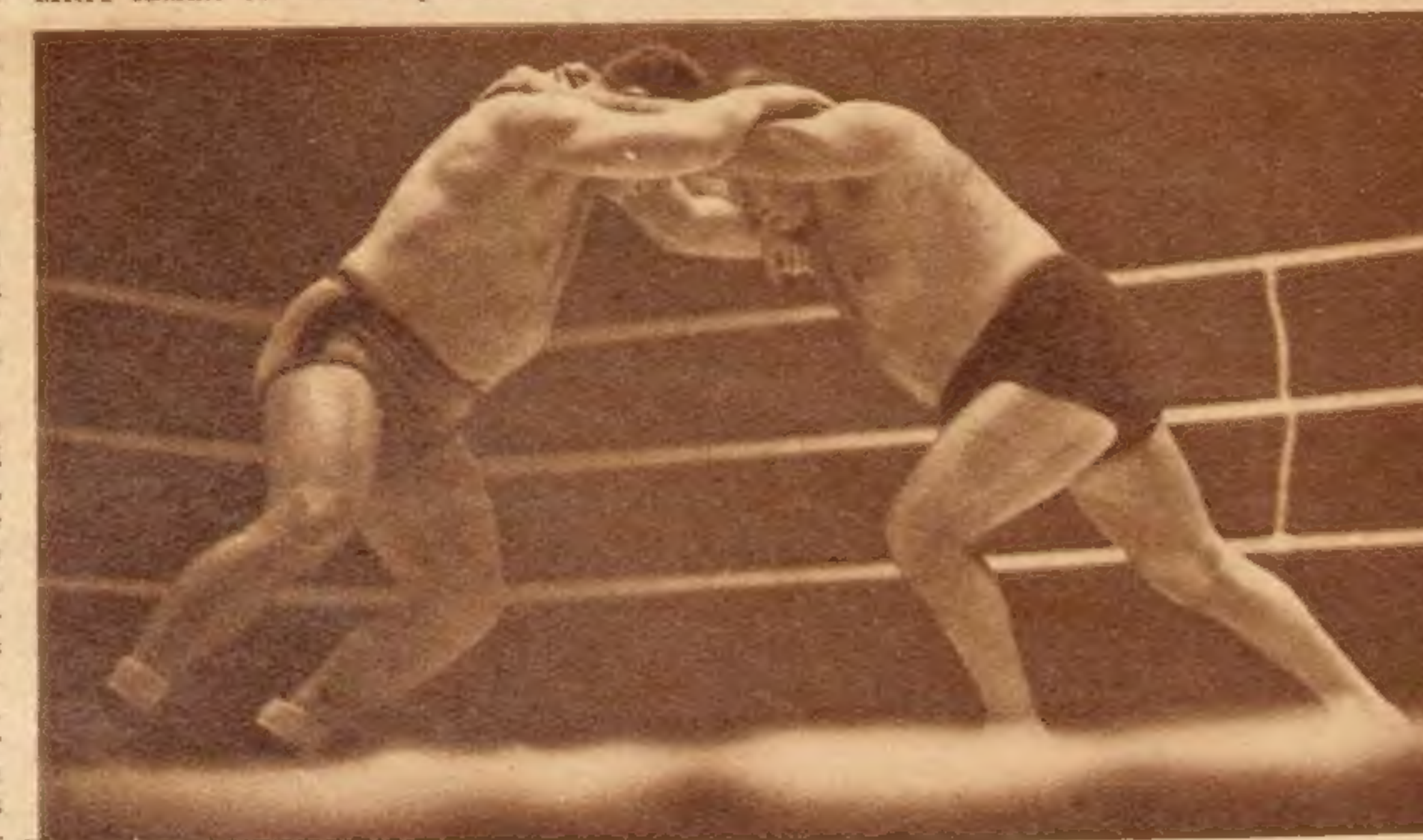
Mentionnons le combat très spectaculaire fourni par l'Australien Bonnie Muir en face de Vari, mais surtout le travail très efficace et très acrobatique que présentèrent les deux poids moyens Clody et Petroff.

★

A l'Elysée-Montmartre, le Grec Mike de Mitre faisait ses débuts parisiens en rencon-

trant le champion d'Europe des mi-lourds Karolyi. Le combat fut très serré, chacun des deux hommes s'attribuant une manche mais, à son habitude, le Hongrois, abusant des coups de pied, rendit l'issue du combat incertaine. En effet, sur une prise d'enfourchement qui devait surprendre son adversaire, il fut disqualifié par l'arbitre. Peut-être avait-il mérité cette sanction pour l'ensemble de son combat, mais non pour cette dernière prise qui est exactement celle que Ferreira porta à Deglane le jour où il le battit, et qui est des plus régulières. Il est vrai que, ce jour-là, il y eut également un beau chahut...

René Moysse.



PALAIS DES SPORTS : Match Lewis-Deglane. — Les deux adversaires luttent en force, cherchant tous deux la prise qui leur permettra de faire basculer l'adversaire.

match

Le plus grand hebdomadaire sportif

DANS CE NUMÉRO :

7 PAGES
SUR

FRANCE - ITALIE

